

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 16 de chaque mois)
 France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
 Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
 à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
 Adresse graph. : EXCEL-PARIS

UNE FÊTE PATRIOTIQUE ET SPORTIVE



Avec autorisation spéciale du quartier général, une équipe de football, dont tous les membres appartiennent au fameux 20^e corps, si souvent illustré en de magnifiques combats depuis le début de la guerre, a joué hier à Paris, sur le terrain du vélodrome du Parc des Princes. Ce match, d'un caractère si particulier — organisé par notre confrère *le Journal* — avait attiré des milliers et des milliers de spectateurs, qui ont chaleureusement applaudi la virtuosité des joueurs.

Ayuntamiento de Madrid

La cendre mélodieuse

Il était une fois un homme étonnamment heureux...

Un homme étonnamment heureux?... C'est donc un conte de fées ? Où donc a-t-on jamais vu cela ? Dans la planète Saturne ? Dans la lune ?

Non pas, mais dans l'histoire romaine, vers le temps que régnait l'empereur Auguste. Cet homme si heureux, et qui vécut bel et bien, était un poète, et s'appelait Ovide.

Généralement, les poètes ont une enfance tourmentée. Leurs parents, en effet, peu sensibles aux Muses, leur conseillent d'étudier l'art de produire cinq francs avec cinq sous, ou celui de distinguer une bonne vache au milieu du marché, plutôt qu'ils ne les encouragent à toucher sans gaucherie la lyre divine. A vingt ans, un jeune poète se voit famélique, errant, maudit par son père, et réduit aux pires extrémités : la plus vénérable tradition veut qu'il en soit ainsi.

Les parents d'Ovide, au contraire, émerveillés par les talents de cet enfant prodige, qui faisait des vers en se jouant, n'eurent de cesse qu'il ne fût instruit par les meilleurs maîtres, et ne se distinguât avant même la fleur de son âge. On l'envoya faire le voyage de Grèce, et à peine en fut-il revenu que déjà il charmait Rome entière, enjôlant la cour et la ville. Il chantait les héros et les belles amours, l'art de séduire jusqu'aux plus fières patriciennes, et enseignait comment on flatte, par quelle adresse on ensorcelle ; il conseillait tous les raffinements du cœur, de l'esprit, des manières et du luxe.

Son style était doux, avenant, souriant. De quelles grâces délicates ne vous a-t-il point ornées dans ses *Métamorphoses*, ô Atalante et Galatée, ô Pomone vermeille, ô terrible Myrrha, et toi, Byblis trop tendre, et toi, inguérissable Echo!... Tant il y a que tous les jeunes Romains savaient par cœur des vers aussi charmants. Ovide se trouvait choyé, fêté, riche, illustre, applaudi par les familiers d'Auguste, non moins que dans les merveilleuses villas de Baïes et de Tibur. Le courlisane déçu par quelque obscure intrigue se consolait avec deux vers d'Ovide plaignant Achille frappé traitreusement par le trait d'un Paris. Il n'était pas jusqu'au farouche légionnaire combattant aux confins de l'Empire, et qui, tout hérissé de givre, sa tunique en lambeaux, terreux, les cheveux emmêlés et la barbe inculte — un vrai « poilu » — ne se redit tout bas, non sans satisfaction, à l'exemple du cyclope effroyable : *Barba viros [legit], hirsuta decet in corpore setæ*. (Il appartient à des héros de porter une barbe, et l'on a bon air sous des mèches rudés...)

Bref, Ovide était bien l'homme le plus heureux qui vécut sous la paix romaine. Cette félicité dura plus de quarante années.

Et puis, un beau jour, brusquement, sans presque lui laisser le temps d'embrasser ses enfants, Auguste l'exila dans une ville frontalière, au milieu des Barbares. L'on n'a jamais bien su pourquoi : secret surpris, complicité supposée dans quelque trouble histoire ? Encore aujourd'hui, c'est un mystère que la soudaine et furieuse disgrâce du poète.

Quoi qu'il en soit, le pauvre poète dut partir au milieu de l'hiver, en plein décembre. Il supporta la pire tempête en Adriatique, et après de dures épreuves, arriva enfin au lieu de son exil, où il devait languir pendant huit ans, hélas ! et mourir.

Sombre lieu, cité encore informe ! Combien Ovide se lamenta, dans son recueil de poèmes désespérés, les *Tristes*, de ne plus voir la grande Rome, ses thermes bourdonnants, ses portiques sous lesquels tourbillonne la foule, et les litères, et les affaires, et les jardins pleins de cyprès et d'eaux vives,

Et le flamme rouge avec son blanc cortège !

Ici, gémit-il, ce ne sont que plaines sans fin, marais, mer monotone. L'hiver est très long et terrible. Les fleuves gèlent, il faut briser le vin pour le boire, car celui-ci durcit dans les outres. Un vent violent et continu balaye ces steppes immenses. On se chauffe comme on peut. Pas de culture, point de champs soignés, mais des troupeaux farouches. Des sauvages habitants, les Sarmates, sont couverts de fourrures, et leur visage hirsute disparaît parfois sous le givre. Ils terminent toutes leurs querelles à coups de haches et d'épées. A peine s'ils connaissent les magistrats de Rome, et sans trêve ils se font la guerre : à chaque instant, c'est l'alerte, et c'est l'incendie...

Et pourtant tel était l'amour du poète pour la Muse, que notre malheureux exilé apprit la langue du pays, et composa des vers sarmates : si bien que les Barbares, flattés et charmés, lui décernèrent certains honneurs, lui

offrirent même, un jour, une couronne agreste !

Or, le lieu d'exil où Ovide termina ses jours ainsi se nommait Tomi ; et Tomi n'est autre que Constantza, dont nos alliés roumains défendent aujourd'hui l'accès à la truandaille de Mackensen et au roi des Mensonges, au tzar Ubu. Les fils des colons de Trajan ont la garde du prestigieux tombeau. Un drapeau latin flotte sur le rivage où le poète blessé s'en est venu mourir, sans avoir un instant cessé de chanter — fût-ce en vers sarmates ! Peut-être la douce ombre retrouve-t-elle un peu de cette Rome jadis tant aimée, en écoutant là-bas les hymnes des soldats.

Si le mélodieux exilé put laisser autrefois mélancoliquement tomber de sa main l'humble laurier dont les Sarmates de Tomi lui faisaient l'hommage, cette couronne du moins doit s'envoler jusque dans les étoiles, comme celle d'Ariane, à présent que les Roumains de Constantza combattent glorieusement pour préserver à la fois la cendre d'un poète et l'harmonie latine.

Marcel Boulenger.

Ce que l'on dit

En attendant...

J'avais trouvé, l'autre jour, quelque peu ingénue l'idée du bon monsieur qui voudrait voir attribuer la croix de la Légion d'honneur aux mères de douze enfants ; outre que c'est vraiment trop détourner l'institution de son objet, pour la femme de l'ouvrier et du paysan le moindre grain de mil, j'entends le moindre billet de mille, ou même de cinq cents francs, fera toujours mieux l'affaire.

Une lectrice d'Excelsior, qui écrit d'ailleurs avec une fermeté et un talent remarquables, n'est pas tout à fait de cet avis. « Si, dit-elle, la Légion d'honneur constitue pour les classes populaires une récompense qui les laisse indifférentes, il n'en est pas de même pour les autres. » Et elle semble même désirer que la croix de chevalier soit attribuée à la mère de six enfants, réservant celle d'officier à la douzième maternité.

Je lui ferai observer qu'il est de l'essence même de notre Constitution, ainsi que de l'ordre de la Légion d'honneur, de ne pas faire de distinction entre les classes : il serait absolument impossible de donner le ruban rouge à une mère de six enfants parce qu'elle est « une bourgeoise », et de le refuser à la femme d'un cultivateur.

Je ne pense pas, du reste, que ma correspondante tienne beaucoup à cette partie de ses propositions. Elle insiste plus vivement sur un autre point, où il me semble bien qu'elle ait pleinement raison : elle voudrait que les mœurs, que l'éducation inculquée aux soldats et aux enfants enseignassent à ceux-ci le respect de la maternité.

« Aux temps antiques, dit-elle, les Romains, qui n'étaient point sots, faisaient incliner les armes des légionnaires devant la mère!... A cueillir quelque digne hommage au passage, la femme-mère se sentirait soutenue par le respect, le réconfort auxquels elle a droit.

« Au temps jadis, vous l'avez pu remarquer dans les portraits des maîtres hollandais, bourgeoises et grandes dames tenaient évidemment à honneur de se montrer mères à la postérité : elles ignoraient, sans nul doute, le propos de la rue qui élabore la lenteur de nos pas. »

On ne saurait mieux dire.

Pierre Mille.

Les Allemands avaient tout prévu. Il y a peu d'années encore, l'un d'eux, Herr Mariano Herggelet, publiait un curieux ouvrage où il envisageait la possibilité d'un conflit armé entre le Deutschland et l'Angleterre. Bien entendu, il ne mettait pas en doute un seul instant que la Grande-Bretagne serait bien vite encerclée par la marine germanique et que, bientôt, les Anglais commenceraient à mourir de faim. Mais, dans un si beau projet, il voyait un point noir : le lapin.

Oui, le lapin : « Nous autres Allemands ne pouvons pas manger cette bête incontestable, disait-il. Cela n'empêche que les gens de l'île en raffolent. Même ferions-nous de l'Angleterre un blocus complet, l'ennemi se sauverait par la viande de lapin. L'animal, en six semaines, est bon à mettre en ragout, et avec quelques douzaines de millions de la-

pins les Anglais nargueraient la vigilance de notre flotte. »

Il est à présumer qu'aujourd'hui le Boche Herggelet aimerait bien voir en son propre pays ces douzaines de millions de lapins.

L'heure ayant « regagné sa place », les notables économes que nous réalisons sur l'éclairage viennent de prendre fin. Mais avons-nous économisé autant que nous avons pu ?

Cet été, nous avons constaté que dans bien des quartiers les lanternes chargées d'éclairer les travaux de la voirie s'en tenaient à l'heure ancienne, et, s'imaginant qu'il faisait nuit en plein jour, brûlaient avec conscience tandis que le soleil brillait encore à l'horizon.

Souhaitons que pour réparer un mal l'administration de la voirie ne fasse pas pire. Souhaitons que, prise d'un remords tardif, elle ne recule pas, maintenant, d'une heure l'allumage des lanternes posées sur les gravois ! Qu'elle se dispense de nous faire casser le cou, et veuille bien remettre ses économies à l'« heure d'été » prochaine !

Au sujet de la rentrée des classes, disons que l'année scolaire qui commence sera sans doute appelée « l'année du cinéma ».

On sait que de grands lycées parisiens : Voltaire, Charlemagne, Louis-le-Grand, Condorcet, Janson-de-Sailly, ont déjà adopté, au fond de leurs salles d'étude, le fameux écran. Quelques écoles primaires supérieures, telles que J.-B. Say et Arago, ont suivi cet exemple.

Mais, jusqu'à présent, les écoles primaires tout court, les « boîtes à gosses », n'ont point de cinéma. On n'en compte guère qu'une, celle de la rue des Jeûneurs, qui soit pourvue de ce moderne accessoire. Et c'est justement pour que les autres écoles communales suivent le mouvement que plusieurs notabilités parisiennes, parmi lesquelles un ancien président du Conseil municipal, mènent une vive campagne.

Les gosses de Poulbot ne parlent plus que de ça.

Préservez-vous, Seigneur, des comités d'hygiène !

On n'a pas oublié, ou plutôt on a sans doute oublié, que messieurs les hygiénistes ont interdit le baiser, puis la poignée de main, ainsi que nous l'apprenions récemment à nos lecteurs. Aujourd'hui, ces terribles hygiénistes vont... plus loin : ils nous défendent de caresser les chiens, dans la crainte que nous attrapions non des puces, mais des microbes. Les poils du chien seraient, assurent certains docteurs, « le champ de culture » de toutes les maladies.

Donc, ne flattons les cabots qu'avec des mains gantées ; quant aux élégantes qui, l'année dernière, glissaient pêle-mêle dans leur manchon leur loulou de Poméranie et leur mouchoir, il est très surprenant qu'elles soient encore en vie.

Que les « amis du chien » ne se frappent pas. On continuera, comme par le passé, à caresser ce brave compagnon, car la guerre nous a rendus braves, même devant les microbes.

C'est une lectrice qui nous écrit :

« Pourquoi, au lieu de porter à la boutonnière, comme le font beaucoup de braves aujourd'hui réformés, une mince brochette de rubans dont les couleurs sont peu faciles à discerner, oui, pourquoi n'adopterait-on pas — comme il est d'usage sur les uniformes pour les palmes de l'Instruction publique — la croix miniature, qu'elle soit de la Légion d'honneur ou de Guerre, ainsi que la minuscule médaille militaire ? »

« Je n'ignore pas que ce ne serait point tout à fait une innovation. Mais ceux qui ont adopté ce parti sont rares. Et sera-t-il permis à une dame qui croit pouvoir rapprocher ici le respect de la bravoure et le sentiment de l'élégance d'estimer que ces petites décorations, à format réduit, feraient beaucoup plus homme que ces modestes bien qu'admirables rubans ? »

La proposition de cette Française si experte en nuances, qu'il s'agisse de rubans ou de nobles insignes, est renvoyée à l'appréciation des intéressés.

Du Ver Luisant :

« Les chiens de guerre ont, paraît-il, envoyé une protestation au ministère de la Guerre. Les braves toutous, des poilus eux aussi, s'étonnent qu'il n'y ait pas d'avancement pour eux : ils ne peuvent dépasser le grade de « cabot ».

Le Veilleur.

Billet d'un provincial

Je lis avec grand soin les nouvelles théâtrales dans les journaux de Paris. J'avoue que cette lecture me remplit de joie. Elle me rajeunit. La Comédie-Française vient de reprendre le *Marquis de Villemér*, en attendant la reprise du *Supplice d'une Femme* et des *Lionnes pauvres*. L'Odéon joue la *Jeunesse des Mousquetaires*, l'Ambigu le *Maître de Forges*, la Porte-Saint-Martin le *Sphinx*, et l'on répète, je ne sais plus où, *Nos bons Villageois*. Les directeurs, hommes prudents, ne sachant pas encore ce que désire le public, ne veulent jouer qu'à coup sûr. Ils croient que les bons onguents sont dans les vieux pots. Les dramaturges notoires, plus prudents encore, réservent leurs nouveautés pour le jour de la victoire. Du haut du ciel, leur demeure dernière, Dumas, Augier, Sardou, Feuillet comptent leurs recettes posthumes. Le temps est beau pour les auteurs morts.

Il n'est pas également beau pour tous, il faut bien le reconnaître. Les reprises sont des épreuves redoutables. Je vois que le *Marquis de Villemér* a été accueilli avec politesse, ce qui veut dire qu'il a été très mal accueilli ou plus simplement qu'il a été « cueilli ». L'argot théâtral est plein de nuances mystérieuses et d'euphémismes déconcertants. Et je ne suis pas sans inquiétude sur le sort qui attend les *Lionnes pauvres*... J'espère me tromper, mais, hélas! nous avons fait des progrès! Les lionnes d'Angier auront l'air aujourd'hui de petites bêtes inoffensives...

Par contre, l'épreuve a été favorable à Octave Feuillet. Le *Sphinx* a été une surprise pour mes jeunes confrères. Un d'entre eux a imprimé que son auteur pourrait bien être le véritable père du Théâtre Libre. Bigre! Voilà qui est audacieux! N'importe, la remarque est amusante. « Il n'est que de vivre, disait Sainte-Beuve, on voit tout et le contraire de tout ».

La vérité est qu'Octave Feuillet fut un des cas les plus curieux de notre histoire littéraire. Si je devais un jour écrire sa biographie, je la diviserais en deux parties : *Octave Feuillet avant sa réception à l'Académie* — *Octave Feuillet après sa réception*. Avant le fauteuil, notre Octave fut le chérubin des salons. Il fut le roi des comédies de paravent, des proverbes anodins, des saynètes élégantes. Son dialogue était gentil, gentil tout plein, tout rose, tout bleu, un peu mauve parfois dans ses minutes d'audace. Une goutte de rosée, un cheveu blanc lui inspiraient les choses les plus jolies du monde. Un petit soupir, un petit sourire, une petite larme à propos d'une rose, d'une broderie ou d'un éventail, et voilà toutes ses destriées en pâmoison! Que voulez-vous que fit l'Académie? Elle le regret! Elle n'avait que cela à faire. Je vous recommande son discours de réception consacré à l'éloge de Seribe. C'est une des pages les plus comiques que je connaisse. L'exagération dans le dithyrambe dépasse à ce point la mesure qu'on est saisi d'un irrésistible fou rire.

Voilà donc notre homme immortel. Alors, se produisit un phénomène unique, je crois, dans les annales de la Coupole. L'habit vert le transforma. A l'acoutumée, ces messieurs mettent beaucoup d'eau dans leur vin pur. Nous connaissons des académiciens qui, après avoir étonné le public par leur audace, l'ont plus étonné encore par leur timidité. Eh bien! Feuillet, dès qu'il eut son bicorne et son épée, écrivit coup sur coup *Montjoie*, *Julie*, le *Sphinx*, *Monsieur de Camors*, *Dalila*... Plus de fadeurs! De la vigueur! En voulez-vous des coquins, des coquines, des empoisonnements et des meurtres? En voulez-vous? En voilà! Il y a des diables qui se font ermites. Feuillet est un ermite qui est devenu diable.

Le Provincial.

Le gouvernement espagnol

ROME, 30 septembre. — A Rome, la nouvelle officielle du rappel de l'ambassadeur espagnol M. Pina y Millet et de son remplacement par le marquis Villa-Urutia donne lieu à maints commentaires.

LA SITUATION MILITAIRE

Sous le choc d'une violente contre-attaque en Transylvanie, les Roumains se replient au sud d'Hermannstadt

ILS PROGRESSENT DANS LA DIRECTION DE SEGESVAR

Les succès franco-britanniques au nord de la Somme

Nous avons encore accompli quelques progrès aux deux extrémités de notre nouveau front au nord de la Somme. En arrière de Thiépval, les troupes britanniques ont délogé l'ennemi de quelques éléments de tranchées qu'il occupait encore sur la crête de la colline entre le Sars et Fiers; ils se sont approchés davantage de la butte de Warlencourt. De notre côté, nous avons continué d'avancer pas à pas, à la grenade, dans les boyaux tracés sur le versant du coteau de Morval, et nous avons également gagné du terrain à l'est de Cléry, dans la direction de Mont-Saint-Quentin.

Ce ne sont là que des opérations de détail, mais elles ont leur importance pour l'avenir, et leur succès montre que l'ennemi reste réduit à une pénible défensive.

Afin de calmer l'inquiétude justifiée de l'opinion publique, l'état-major allemand s'étend avec complaisance sur une victoire que son ancien chef, le général Falkenhayn, aurait remportée sur la première armée roumaine en Transylvanie, au sud d'Hermannstadt. Les Roumains reconnaissent, avec la sincérité dont ils n'ont cessé de faire preuve depuis leur entrée en guerre, que leurs troupes, menacées d'enveloppement, se sont repliées vers le sud. L'enveloppement est la seule manœuvre que pratique le commandement prussien. Cette manœuvre ne lui a réussi complètement qu'une fois, à Sedan. Partout ailleurs le parti adverse a su sortir du cercle avant qu'il fût fermé, ou le rompre.

Il en a été de même cette fois, et les rapports de l'ennemi sont obligés d'en convenir. Ils déclarent, en effet, que les troupes roumaines se sont réfugiées « dans les montagnes impraticables qui bordent la passe de la Tour-Rouge ». Les Roumains n'ont pas été cernés, mais rejetés sur la passe de la Tour-Rouge, au sud d'Hermannstadt. Quelques jours plus tôt, une violente contre-attaque leur avait fait perdre, au sud de Petroseny, la passe de Vulcan, qu'ils ont reconquise depuis. Ce sont là des fluctuations dont il ne faut pas exagérer l'importance. Les opérations engagées par nos alliés sur cette partie du front n'ont pour but que de prévenir l'entrée de l'ennemi en territoire rou-

main et de garder les communications avec l'extrémité occidentale de la frontière. Ce but est atteint, puisque les Roumains restent maîtres des passes et se maintiennent, à l'ouest, dans le massif du Hatszeg, d'où ils tiennent sous leur feu la voie ferrée d'Orsova à Karansebes.

Les routes d'invasion, en Transylvanie, ne partent pas du sud, mais du nord et de l'est : ce sont les vallées de la Theiss, du Szamos et du Maros, dont la descente est relativement aisée à qui en tient les têtes. La passe de Iablonitz, les monts Kukul, Ludova et Tonnalik, dont l'armée russe s'est emparée, commandent la haute vallée de la Theiss. Celle du Szamos commence dans un cirque de montagnes dont les Russes occupent la moitié septentrionale, de Kirlibaba à la passe de Dorna-Vatra, les Roumains l'autre partie jusqu'au mont Cadiman. Quant à la vallée du Maros, les Roumains l'ont déjà descendue jusqu'à Olah-Toplitz, et leur ligne a été poussée, au sud de cette ville, jusqu'à Szekely-Udvarhely et Fogaras; en dernier lieu, ils ont engagé avec succès les opérations dans le massif montagneux qui borde cette ligne à l'ouest. L'attaque a été menée concentriquement par la deuxième armée roumaine, en partant d'Udvarhely et de Fogaras, et en direction de Segesvar, dans la vallée du Kokel, affluent de gauche du Maros. Elle a réussi particulièrement à l'aile gauche, où l'ennemi a été refoulé jusqu'à Herndorf, à une vingtaine de kilomètres au sud de Segesvar.

On voit que, dans l'ensemble du front de Transylvanie, l'initiative des opérations reste à nos alliés. Les contre-attaques sur les passes du sud ne sont que des diversions. Quant à la Dobroudja, le nom même n'en figure plus dans les comptes rendus de l'ennemi. On ne peut souhaiter un aveu plus net de l'insuccès de l'entreprise.

En Galicie, l'offensive russe a été reprise avec succès par l'armée Tcherbachev, qui progresse le long de la voie ferrée de Brody à Lemberg par Krasne, ainsi qu'aux abords de Brzejanj : 171 officiers et 4.196 soldats ont été faits prisonniers.

Jean Villars.

M. Wilson n'est pas pressé d'entamer des conversations d'ordre international

NEW-YORK, 1^{er} octobre. — Dans un discours qu'il a prononcé devant une délégation de jeunes démocrates, à Longbranch, M. Wilson a déclaré :

Il est presque impossible que le gouvernement traite une question quelconque relative aux relations étrangères, parce que les hommes d'Etat savent partout que pour le moment aucune solution internationale ne peut être définitive.



PRINCE ANDRÉ DE GRÈCE

Ayuntamiento de Madrid

Le prince André de Grèce frère cadet de Constantin est depuis hier à Paris

Le prince André de Grèce, frère cadet du roi Constantin, est arrivé hier matin à Paris.

On sait qu'il y a quelque temps il avait quitté Athènes, chargé d'une mission qui devait, disait-on, le conduire à Londres, puis à Pétersbourg. Mais il était resté à Londres.

Or, jeudi, il reçut un télégramme du roi Constantin le priant de quitter cette ville et de se rendre à Paris, où il devrait attendre de nouvelles instructions.

Le *Times*, commentant cette nouvelle et faisant allusion à la mission qui faisait l'objet du voyage du prince André, écrivait hier :

« On assure que ses instructions, qui étaient d'une nature très précise, l'invitaient à justifier l'attitude du roi Constantin aux yeux du gouvernement britannique et de la famille royale d'Angleterre. »

« Il n'y a aucune raison de croire qu'il ait trouvé un accueil favorable (that he found favour) auprès des membres responsables du gouvernement et de ses représentants; mais il est possible que la théorie et la pratique du gouvernement, dans des pays constitutionnels, lui aient été expliquées d'une manière autorisée. »

L'arrivée du prince à Paris, ayant eu lieu à très bonne heure, a passé inaperçue.

Les nouvelles adhésions au mouvement national

ATHÈNES, 30 septembre. — La population de Tenedos a tenu un meeting où elle a adhéré au

mouvement national; elle a voté une motion aux termes de laquelle elle déclare se ranger aux côtés des puissances de l'Entente.

Une dépêche parvenue cette nuit annonce que la population de Nauplie, qui fut la première capitale de la Grèce, a adhéré au mouvement national et a aboli les autorités. Le préfet a été menacé de mort au cas où il ne quitterait pas la ville immédiatement. Les détails manquent.

Lemnos et Samos ont aussi adhéré au mouvement.

Au cours d'un meeting tenu par la population de Chio, qui s'est jointe, on le sait, elle aussi, à la révolution, M. Philaretos, délégué des libéraux, a stigmatisé la politique des ministres absolutistes et du gouvernement du pays.

SALONIQUE, 1^{er} octobre. — Le colonel Younadou, commandant la division de Corfou, vient d'arriver avec 34 officiers de son état-major et 20 sous-officiers pour se mettre à la disposition du comité de défense nationale. (Radio.)

Le général Danglis est arrivé à La Canée

ATHÈNES, 30 septembre. — Le général Danglis est arrivé hier à La Canée. Il était accompagné de nombreux officiers. La population lui a fait une réception enthousiaste. Le général Danglis sera le troisième membre du gouvernement provisoire. (Radio.)

Les germanophiles redoublent d'efforts et provoquent des émeutes

ATHÈNES, 1^{er} octobre. — Les germanophiles d'Athènes et leurs affiliés ne renouent toujours pas, malgré l'extension irrésistible du mouvement national, à organiser des manifestations de protestation.

Les désordres provoqués à Patras, circonscription électorale du ministre de l'Intérieur, ont eu leur répercussion à Zante, où les réservistes ont organisé un meeting. A l'issue de ce meeting, ils ont parcouru les rues de la ville au cri de « Vive le roi », attaquant les magasins qui appartenaient à des partisans de Venizelos et mettant à sac le Club « Roma », centre de réunion des libéraux. La police dut intervenir, et un réserviste fut blessé.

Suivant la *Nea Hellas*, un meeting serait prochainement tenu dans les différents centres de l'ancienne Grèce pour protester contre la politique libérale.

A la vérité, personne ne prend très au sérieux toutes ces manifestations d'activité. Il est pourtant curieux de noter que les journaux antivenizelistes se lamentent hypocritement sur ce qu'ils appellent la rupture de l'union nationale. (Radio.)

Le roi confère avec les généraux

ATHÈNES, 29 septembre. — Le roi Constantin a eu aujourd'hui une nouvelle entrevue en présence de M. Calogeropoulos avec les généraux Moschopoulos et Gennadis. (Radio.)

Les séances secrètes de la commission du Reichstag

BERNE, 1^{er} octobre. — La commission du budget du Reichstag a commencé vendredi ses délibérations. On sait qu'elles se passent en séance secrète. Le *Berliner Tageblatt* dit que M. Bassermann a parlé de la situation militaire sur tous les fronts, sans annoncer de nouveaux événements.

Comme M. de Bethmann-Hollweg, il n'a aucun espoir au sujet des démarches pour la paix.

On entendit successivement MM. von Jagow, von Capelle, le sous-secrétaire d'Etat Zimmermann et les députés Bassermann, Schiffer, Stressemann, qui ont proposé de créer une commission parlementaire pour contrôler la politique extérieure. Cette commission se réunirait en séances confidentielles auxquelles les autres députés ne pourraient assister.

Au cours de la séance, M. de Bethmann-Hollweg a fait plusieurs communications confidentielles et promis de fournir des explications nouvelles devant un comité plus restreint.

La disette dans les empires centraux

ROTTERDAM, 1^{er} octobre. — On mande de Vienne au *Rotterdamsche Courant* que la situation est telle dans cette ville que la colonie hollandaise qui y réside réclame de son gouvernement des envois directs de vivres afin d'obvier à une réelle famine.

D'autre part, une dépêche de Vienne annonce qu'à la dernière séance de la Chambre hongroise, le député Stephen Szabo, du parti agrarien, a déclaré que la récolte de 1916 était une mauvaise récolte.

Sur la demande du comte Karolyi, on a décidé de continuer les délibérations en séance secrète.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Dimanche 1^{er} Octobre (791^e jour de la guerre)

15 HEURES.

SUR LE FRONT DE LA SOMME, assez grande activité de l'artillerie. Nous avons réalisé pendant la nuit quelques progrès à la grenade AU SUD-EST DE MORVAL et, le long de la Somme, AU SUD-EST DE CLERY.

Canonnade intermittente sur le reste du front.

23 HEURES.

SUR LE FRONT DE LA SOMME, nous avons exécuté, dans la journée, de petites opérations de détail qui nous ont permis d'enlever quelques éléments de tranchées AU NORD DE RANCOURT ET AU SUD-EST DE MORVAL.

Canonnade réciproque sur différents points du front, particulièrement violente AU SUD DE LA SOMME.

EN CHAMPAGNE, dans la région AU SUD DE LA BUTTE DU MESNIL, l'ennemi a tenté deux coups de main consécutifs à de vifs bombardements. Nos tirs de barrage ont immédiatement arrêté les tentatives de l'adversaire. Un autre coup de main A L'EST DE TAHURE a également échoué.

Partout ailleurs, canonnade habituelle.

Un ballon captif a été abattu en flammes dans la région de Longavesne, sur le front de la Somme.

Communiqué britannique

10 HEURES 25.

Une certaine avance a été réalisée au cours de la nuit ENTRE FLERS ET LE SARRS. Ces deux localités, ainsi que les abords de Gueudecourt, ont été soumises à un violent bombardement.

DANS LE SECTEUR DE THIEPVAL, l'ennemi a été rejeté du terrain qu'il occupait encore vers la redoute « Stuff ».

Nous avons étendu nos gains à LA REDOUTE « SCHWABEN », dont une portion infime demeure seule entre les mains des Allemands.

Seize coups de main heureux ont été exécutés la nuit dernière SUR LE FRONT D'YPRES A NEUVE-CHAPELLE. De nombreux prisonniers ont été ramenés et l'ennemi a subi des pertes importantes.

Un ordre d'armée allemand, récemment saisi et portant la date du 21 septembre, insiste sur l'importance qu'avait à ce moment la position de LES-BOEUF, dernier abri de l'artillerie devant être défendu coûte que coûte. Cette position est tombée en notre pouvoir peu de jours après.

Les félicitations du tsar aux armées franco-anglaises

LONDRES, 30 septembre. — A l'occasion des récents succès alliés sur le front de Picardie, le tsar vient d'adresser au roi George V un télégramme de chaleureuses félicitations pour les brillants faits d'armes accomplis par les troupes franco-anglaises de la Somme.

Le roi d'Angleterre a répondu en envoyant au tsar Nicolas et aux armées russes ses remerciements et ses vœux de victoire. (Radio.)

L'offensive franco-anglaise est « comme une lave dévorante ».

GENÈVE, 30 septembre. — Le *Bund*, de Berne, constate que les résultats obtenus cette semaine par les Franco-Anglais ont été très importants et représentent le plus grand succès depuis le début de la bataille.

La forme de la ligne franco-anglaise au nord de la Somme est maintenant devenue favorable à la continuation de l'offensive et l'on voit distinctement l'offensive se développer comme une lave dévorante.

L'Allemagne reprendra-t-elle la guerre sous-marine ?

Depuis le discours de M. de Bethmann-Hollweg et ses menaces à l'Angleterre, la question de savoir si la guerre sous-marine impitoyable va recommencer est celle qui, plus que jamais, domine la politique de l'Allemagne, sa politique intérieure comme sa politique extérieure. M. Gérard est parti pour Washington, et l'amiral de Tirpitz est rentré à Berlin. Ce synchronisme suffit à montrer que tout tourne en ce moment autour d'un même point. D'ailleurs, les commentaires de la presse allemande, autant que l'attitude et l'agitation des partis, sont significatifs à cet égard.

On dit beaucoup qu'il ne s'agit, surtout dans la pensée du chancelier, que d'une tentative d'intimidation, d'un « bluff », conjugué avec une satisfaction donnée à ses adversaires de droite. Il se peut que M. de Bethmann-Hollweg ait fait ce calcul, tout en se rendant compte des inconvénients qu'il y aurait à braver l'Amérique. Mais la concession qu'il a accordée aux tirpitziens, toute verbale qu'elle est, leur donne barre désormais sur lui : leur pression n'en sera que plus énergique, leur campagne plus acharnée. En outre, le monde diplomatique lui-même est loin de partager tout entier les doutes et les hésitations du chancelier et de M. de Jagow. A la Wilhelmstrasse, M. Zimmermann, qui est un des grands ouvriers et un des grands inspirateurs de la maison, serait, dit-on, parmi les partisans de la guerre sous-marine à outrance. Le groupe de ceux qui soutiennent que la vraie faute, pour l'Allemagne, consisterait à ne pas se servir impitoyablement de toutes les armes qu'elle peut avoir entre les mains est donc beaucoup moins négligeable qu'on n'a tendance à l'imaginer.

En tout cas, le débat, qui affecte toute la politique allemande, ne fait que de commencer. A en juger par les éclats publics, l'agitation et les intrigues qui se poursuivent dans les couloirs sont certainement de plus en plus intenses. Nous ne tarderons pas à apprendre du nouveau. — J. B.

Jacques Bainville.

Insinuations et chantage

LA HAYE, 1^{er} octobre. — Le gouvernement allemand, désireux de prévenir l'effet que pourraient produire aux Etats-Unis les violences de la presse allemande, a lancé hier, par l'agence Transocean, qui est son organe de propagande attitré pour l'Amérique, le radiotélégramme suivant :

« Les discussions qui ont eu lieu à la réunion du Reichstag et dans la séance de la commission ont donné l'impression que le gouvernement et le commandement en chef des armées avaient pris de nouvelles décisions touchant la question de la guerre sous-marine. La presse allemande s'est également émue de la question des volontaires américains dans les corps d'aviation des pays ennemis.

« Les autorités compétentes ont déclaré qu'aucune décision n'avait été prise à propos de la guerre sous-marine et que le gouvernement ne considérerait pas comme une rupture de la neutralité le fait que des Américains s'engagent dans les armées ennemies. » (Information.)

LONDRES, 30 septembre. — De Washington, l'*United Press* apprend de source particulière autorisée que le gouvernement allemand n'apportera pas de modification à sa politique sous-marine avant d'être fixé sur les résultats des prochaines élections américaines. (Radio.)

Les concessions du chancelier n'ont pas désarmé les conservateurs

BERNE, 1^{er} octobre. — Le *Berliner Tageblatt* du 29 septembre revient sur la séance de rentrée du Reichstag et sur le discours du chancelier et donne à ce propos quelques détails intéressants.

« Pendant tout le discours du chancelier d'empire, écrit-il, les conservateurs sont restés assis, bras croisés, le dos rejeté en arrière, sans faire un mouvement, fermés et froids. Ils n'avaient pas besoin d'exprimer leurs sentiments et leur pensée : leur attitude ne laissait aucun doute.

« Une fois seulement quelques interruptions partirent de leurs bancs. M. de Bethmann-Hollweg s'était trompé. Il avait dit : la Bulgarie au lieu de la Roumanie. Certains membres de la droite jugèrent utile de le lui faire remarquer. Puis ce fut de nouveau, de ce côté-là de la Chambre, un silence complet, et cependant on peut apprécier plus ou moins favorablement le discours du chancelier, mais il est incontestable qu'il apporte quelques concessions aux représentants du parti conservateur et des idées pangermanistes.

« Si ces politiciens n'avaient pas été résolus d'avance à ne pas remuer les mains, ils auraient eu plus d'une occasion d'applaudir. »

FARINE

LACTÉE

NESTLÉ

Se trouve CHEZ
Pharmaciens
Herboristes
Epiciers.

La Boîte
1^{re} 95

Le MEILLEUR
ALIMENT
des
ENFANTS

DERNIÈRE HEURE

LA BATAILLE DE LA SOMME

Les Anglais enlèvent les lignes ennemies sur un front de 3 kilomètres

Ils ont fait en 3 mois, dans le même secteur, 26.735 prisonniers.

Cet après-midi, au sud de l'Ancre, notre centre a attaqué et enlevé la totalité de son objectif sur un front d'environ 3.000 mètres de l'est d'Eaucourt-l'Abbaye à la route Albert-Bapaume nord-est de la ferme Destrémont.

On signale que le village d'Eaucourt-l'Abbaye est entièrement entre nos mains.

Plus à l'est, nous avons poussé des postes assez loin au delà de notre ligne de départ.

Plus de trois cents prisonniers sont déjà dénombrés et nos pertes sont jusqu'à présent très minimes.

Les nouvelles automobiles blindées ont très heureusement servi au cours de cette action à nettoyer les tranchées ennemies à la suite de l'avance de l'infanterie.

Le village de La Transloy a été bombardé avec succès par l'artillerie, qui a fait sauter un dépôt de munitions.

Hier, notre aviation a jeté des bombes sur les aérodromes allemands et détruit au moins un appareil. Quatre avions ennemis ont été abattus au cours de combats aériens. Un des nôtres n'est pas rentré.

Un certain nombre de détachements et de convois ont été également pris sous le feu des mitrailleuses de nos aviateurs qui ont dispersé en un certain point une colonne de plusieurs centaines d'hommes.

Depuis le 18 septembre, nous avons capturé, entre l'Ancre et la Somme, 24 canons de campagne, 3 obusiers de campagne et 3 obusiers lourds.

Depuis le 1^{er} juillet au 30 septembre, nous avons pris, dans le même secteur, 588 officiers et 26.147 hommes.

Le communiqué italien

ROME, 1^{er} octobre (Commandement suprême). — Dans le val Travenanzes (Haut-Boite), nos alpins ont attaqué et chassé des groupes ennemis qui s'étaient retranchés sur les pentes sud-est du Lagno et du Pizzo-di-Fanis.

L'ennemi en fuite a abandonné un important matériel et laissé entre nos mains un certain nombre de prisonniers.

Sur le front de Giulie, on signale des actions d'artillerie.

L'ennemi a bombardé les régions de Merna et de Vertoba, et a lancé plusieurs obus sur Gorizia.

Le communiqué roumain

BUCAREST, 1^{er} octobre. — FRONT NORD ET NORD-OUEST. — Actions partielles sur tout le front.

FRONT SUD. — En Dobroudja, lutte d'artillerie sur tout le front.

ATTAKES AERIENNES. — Des avions ennemis ont jeté des bombes sur Bucarest (où ont été tués deux femmes et cinq enfants), sur Cernavoda (où des bombes sont tombées sur un hôpital), et sur Budesti.

Deux nouveaux vols de pilotes français de Macédoine en Roumanie

Sofia bombardée

BUCAREST, 1^{er} octobre. — Un avion français, piloté par le sergent A..., accompagné par l'observateur B..., de M..., est arrivé ici hier, à onze heures et demie.

Partis à 6 heures du matin de Sorovitch, sur le front de Monastir, ils ont passé sur Sofia, où ils ont lancé des bombes avec succès. Ils ont été attaqués, à 30 kilomètres de Sofia, par un avion allemand, qui a abandonné le combat. Les aviateurs ont atterri à l'aérodrome de Bucarest.

L'adjudant pilote C..., parti de Salonique, est arrivé aussi à Bucarest, après avoir survolé Sofia, où il a lancé avec succès des bombes.

La liaison des armées d'Orient et roumaines est donc faite par la voie aérienne. C'est un très beau succès pour l'aviation française, car la distance du parcours est de 500 kilomètres.

DEUX GRANDES BATAILLES en Galicie

Les Russes font 4.367 prisonniers

PÉTROGRAD, 1^{er} octobre. — Communiqué du grand état-major :

Au sud de Riga, un avion ennemi atteint par notre artillerie est tombé dans ses lignes.

Dans la région de Brody, du chemin de fer de Krasny au sud de cette partie du front, une bataille est engagée. Les Russes ont enfoncé les lignes ennemies et progressent; l'ennemi résiste avec acharnement. Nous avons capturé 59 officiers, 1.928 hommes.

Le combat se poursuit favorablement au sud de Brzany sur la rivière Tseniucka et dans le voisinage des hauteurs de la rive droite de la Zlota-Lipa, au sud de Brzezany. Sur cette partie du front, les Russes ont pris d'assaut une partie des positions ennemies. Ils ont fait prisonniers 112 officiers et 2.268 soldats; plusieurs mitrailleuses sont tombées entre leurs mains. Les contre-attaques de nuit tentées par l'ennemi ont échoué.

Dans la même région, une rencontre aérienne a eu lieu entre un albatros et un de nos appareils, commandé par le vaillant capitaine de cavalerie Tchirkoff. Celui-ci attaqua l'appareil ennemi et le contraignit à descendre dans ses lignes.

Aucun événement important à signaler sur le front du Caucase.

L'offensive se poursuit avec succès dans les Carpathes

PÉTROGRAD, 1^{er} octobre. — D'après le *Novoïe Vremia*, l'offensive russe se poursuit avec succès dans la partie supérieure de la Czeremos. Sur plusieurs points, des unités russes ont fait leur apparition sur la rive orientale de cette rivière.

Plusieurs séries de hauteurs ont été conquises sur la chaussée Borsa-Kirlibaba-Dorna-Vatra. La capture d'une hauteur près de Kirlibaba permet aux Russes de commander la chaussée depuis Kimpolung jusqu'à Maramoros-Sziget, en Hongrie, et de couper les communications de l'ennemi sur cette route.

Trois drapeaux turcs ont été pris à Mossoul

PÉTROGRAD, 1^{er} octobre. — Hier, le lieutenant Eguinin et le sous-lieutenant Latsy, de l'armée du Caucase, ont apporté du quartier général de l'empereur au musée d'artillerie de la forteresse Pierre et Paul, trois drapeaux turcs pris dans la région de Mossoul les 21 et 23 août. (Radio.)

L'accord germano-suisse est conclu

La Suisse aura ce dont elle a besoin. Les intérêts de l'Entente seront respectés.

GENÈVE, 30 septembre. — La *Revue de Lausanne* publie les détails de la convention entre la Suisse et l'Allemagne sur l'échange des marchandises.

Chacun des deux pays contractants accordera avec le moins de difficultés possible les autorisations nécessaires jusqu'à concurrence des quantités convenues d'avance, à moins qu'il n'en ait absolument besoin, soit pour lui-même, soit pour remplir d'autres engagements.

L'Allemagne fournira tout le fer et tout l'acier dont la Suisse peut avoir besoin et 253.000 tonnes de charbon par mois. La majoration du prix de ce charbon est ramenée de 200 à 90 francs par wagon. Le matériel de guerre allemand ou fabriqué avec des produits allemands ne pourra être expédié dans des pays neutres à travers les frontières franco-suisse et franco-italienne qu'avec l'autorisation de la commission allemande d'exportation. Cette réserve concerne les armes, munitions, projecteurs, matériel pour les chemins de fer et les chantiers navals, fil de fer et les machines-outils pouvant servir à la fabrication de ces articles.

L'article relatif à l'expédition des marchandises emmagasinées en Suisse pour le compte de l'Allemagne est ainsi conçu :

« Art. 4. — En ce qui concerne les marchandises emmagasinées en Suisse pour le compte de l'Allemagne, suivant état dressé le 1^{er} septembre 1916 et pour lesquelles l'autorisation d'exportation ne peut être accordée, le gouvernement suisse prend l'engagement de s'abstenir à leur égard de tous séquestre, réquisition ou acquisition forcés. »

« A la suite de la cessation des hostilités, les marchandises appartenant à l'Allemagne lui seront remises sans contre-prestation. »

SUR LE FRONT DE MACEDOINE

UN SUCCÈS SERBE dans la région du Kaimackalan

Sur la rive gauche de la Struma, les troupes britanniques enlèvent deux villages fortifiés.

Sur la rive gauche de la Struma les troupes britanniques, après une forte préparation d'artillerie, ont enlevé, au cours d'un brillant assaut, deux villages fortifiés près de la route de Sérès. Plusieurs centaines de prisonniers, dont deux cents valides, sont tombés entre leurs mains.

Au pied des monts Belès, rencontres de patrouilles.

Du lac Doiran au Vardar, canonnade intermittente.

Dans la région du Kaimackalan les Serbes ont attaqué une hauteur fortement tenue par les Bulgares. La vaillance de nos alliés a eu raison de la résistance acharnée de leurs adversaires, qui ont dû abandonner la position en laissant de nombreux cadavres sur le terrain. Une batterie bulgare est restée au pouvoir des Serbes.

A notre aile gauche, la lutte d'artillerie se poursuit assez vive de part et d'autre.

Un de nos avions a bombardé Sofia. Il a continué sa route vers Bucarest où il a atterri.

LONDRES, 1^{er} octobre (Communiqué de l'armée britannique de Salonique). — Sur le front de Doiran, notre artillerie a été active.

Sur le front de la Strouma, en aval du front d'Opljak, nos troupes ont pris possession d'une portion de la ligne bulgare.

Après une lutte opiniâtre et une préparation d'artillerie lourde, nous avons étendu nos gains pendant la soirée.

Pendant la journée six contre-attaques ont été brisées.

Cent prisonniers sont déjà passés à l'arrière. La lutte continue.

Les escadres alliées bombardent Cavalla

ATHÈNES, 30 septembre. — Un réfugié, parti à pied, il y a quinze jours, de Sérès, vient d'arriver à Volo par la voie de Salonique. Il rapporte que, dans les villes qu'ils occupent, les Bulgares ont destitué les autorités grecques et les ont remplacés par des fonctionnaires bulgares. Ils ont hissé leur drapeau sur tous les édifices publics et se considèrent comme étant en terre bulgare.

D'autres voyageurs venant de Thassos rapportent que la flotte alliée bombarde sans interruption Cavalla; plusieurs villages des environs de la ville ont été détruits. (Radio.)

Une manifestation ententiste en Crète

ATHÈNES, 1^{er} octobre. — Plusieurs milliers d'habitants du département de Rethymnon (Crète) se sont rendus en cortège dans cette ville, où ils ont apporté des armes et ont fait une démonstration imposante en faveur de l'Entente.

La population de Rethymnon se joignit à eux avec enthousiasme, ainsi que la gendarmerie et la garnison.

Les manifestants votèrent diverses résolutions et la satisfaction générale se traduisit par un feu de joie.

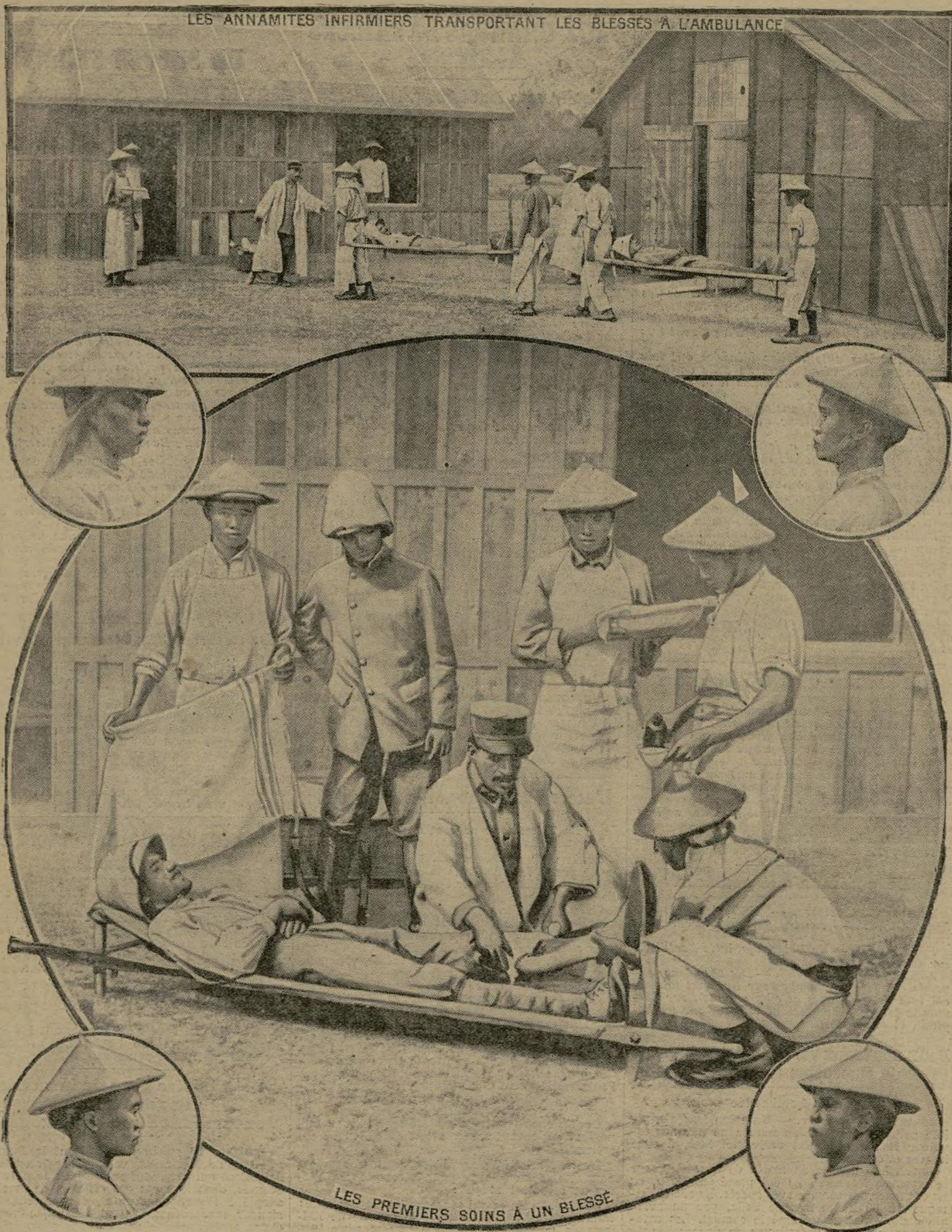
Le cortège se rendit ensuite devant les consulats des puissances de l'Entente, où d'ardentes acclamations furent poussées.

Le ministre grec de la marine use de rigueur envers les officiers vénizélistes

ATHÈNES, 1^{er} octobre. — Suivant la *Patris*, le ministre de la Marine, voulant réagir contre les déflections qui se produisent de plus en plus nombreuses, dans le corps des officiers de marine, a adopté à l'égard de ceux-ci, des procédés d'une rigueur inaccoutumée. C'est ainsi que viennent d'être arrêtés, sans justification, le capitaine de vaisseau Dragatin et le lieutenant Panas. De même, il a été procédé au remplacement et au changement d'un grand nombre d'officiers.

La *Patris* estime que, malgré ces mesures, on peut considérer comme certain que le mouvement patriotique des officiers de la flotte grecque ne se ralentira pas. (Radio.)

LES ANNAMITES INFIRMIERS SUR LE FRONT DE SALONIQUE



Sur le front macédonien, à l'arrière des lignes de Doiran, a été établie une ambulance dont le personnel servant est recruté parmi les Annamites. C'est avec beaucoup d'empressement que nos coloniaux s'acquittent de leur tâche délicate et prodiguent leurs soins aux blessés. Ce n'est d'ailleurs pas le seul point où l'on a pu, avec les meilleurs résultats, tirer parti du zèle de ces auxiliaires asiatiques.

UN CARROUSEL SUR LE FRONT



En arrière de nos lignes, sur le front d'Alsace, a eu lieu récemment un carrousel organisé par les chasseurs d'Afrique. Après avoir exécuté plusieurs figures de haute école, nos cavaliers ont cédé la place à un peloton de spahis qui, à la manière des Arabes du désert, ont fait une fantasia brillante, dont les spectateurs, pour la plupart soldats, ont applaudi avec entrain la finale.

LA BATAILLE DES 25 ET 26 SEPTEMBRE

Combles-Thiepval

Les premiers récits des témoins d'une action de guerre manquent souvent d'exactitude et de vue d'ensemble ; celui qu'on va lire permettra de reconstituer dans son ensemble l'action si importante des troupes franco-anglaises dans les journées des 25-26 septembre.

Le 26 septembre, l'armée française entrait à Combles et l'armée britannique à Thiepval.

Combles, Thiepval, ces deux mots résonnaient depuis trois mois aux oreilles des belligérants ; les Allemands les répétaient volontiers. Thiepval était le môle qui endiguait le flot britannique ; Combles n'avait pas moins d'importance. Combles était « le centre de la résistance au nord de la Somme ». Et quiconque a fait la guerre de tranchées sait ce que cela signifie : des P. C., des postes de secours, des magasins, tout un réseau de téléphones, de pistes, de boyaux.

Combles avait sans doute cessé d'être cela, depuis que notre avance des 12 et 15 septembre l'avait porté jusqu'en première ligne. Mais son rôle, pour être différent, n'était pas moins important ; grâce à ses souterrains et à sa position défilée, il devenait un point d'appui formidable, où les Allemands comptaient bien que nos vagues d'assaut viendraient se briser. Par surcroît de difficulté, ce point d'appui se trouvait sur la limite des zones d'action franco-britanniques. On sait que la charnière de deux armées est toujours un point faible. Combles se trouvait en face d'un de ces points. Voici comment le commandement franco-britannique a jugé la situation :

Il a décidé de s'emparer de Combles par une manœuvre combinée des armées britannique et française. Ce problème presque entièrement nouveau dans la guerre de tranchées sur notre front, a été résolu, grâce à la puissance des deux forces, à leur habile direction, enfin à leur liaison exacte, à leur complète fusion de moyens et de volontés.

Quand, partant de Cléry-sur-Somme, on arrive à la ferme Le Prieux, on aperçoit devant soi, bornant l'horizon, à gauche, la hauteur de Morval, en face, celle de Sailly-Sallisel, à droite, la masse sombre des bois Saint-Pierre-Waast et, au loin, la longue crête qui aboutit au Mont Saint-Quentin ; dans ce cirque, dont les Allemands tenaient tous les sommets, allait se développer l'effort principal des troupes françaises le 25 et le 26, effort qui avait pour but l'encerrement de Combles et pour premiers objectifs le village de Rancourt et le hameau de Frégicourt.

Le 25 au matin, par une claire journée d'automne, nos fantassins s'élançèrent de cette ligne sur leurs objectifs. L'attaque centrale, brillamment menée par la division Deville, emportait d'un seul élan le cimetière et toute la partie du village de Rancourt, située à l'ouest de la route, c'est-à-dire les 4/5 du village ; mais l'attaque de droite se trouve enrayée par des feux de mitrailleuses et de tirailleurs essayés dans des trous d'obus et de vieux emplacements de batteries sur les pentes descendant vers le bois ; l'attaque de gauche arrive à la hauteur de Frégicourt, mais ne peut dépasser le hameau en raison des feux de flanc partant de Morval.

Dans la nuit, les Anglais achèvent la conquête de Morval, et le 26, au point du jour, la division Fontclaire s'empare de Frégicourt et pousse jusqu'au bois de la Haie, mettant la main sur le carrefour des tranchées de Prilep et de Frégicourt. A droite, nous débouchons de Rancourt et nous enlevons les retranchements de la corne nord-ouest des bois Saint-Pierre, tenant ainsi par les deux bouts la terrible tranchée des Portes de fer.

En même temps, nous opérons l'occupation de Combles ; tandis que deux compagnies en surveillent les débouchés, l'une à l'est, l'autre à l'ouest, des reconnaissances pénètrent dans la localité et occupent les issues, principalement celles des souterrains.

Le commandement allemand avait, dans la nuit, donné l'ordre d'évacuer le village ; néanmoins, il n'était pas vide. Une compagnie qui coupait la lièze sud ayant reçu l'ordre de retraite tardivement, s'était heurtée successivement sur le chemin de Frégicourt, aux sentinelles françaises, et, sur celui de Morval, aux sentinelles britanniques ; elle était rentrée dans Combles et y fut faite prisonnière. Y furent également faits prisonniers, de nombreux isolés, dont quelques-uns appartenaient à des unités depuis longtemps parties du secteur, et s'étaient réfugiés dans les souterrains : ce qui prouve une certaine indiscipline chez l'ennemi.

Le butin à peine encore dénombré, comprenait plusieurs milliers d'obus de 105 et de 150 et de grenades armées, des moyens d'éclairage et un nombreux matériel du Service de Santé. Le village était littéralement plein de cadavres allemands ; notre bombardement avait fait son œuvre.

La journée du 26 septembre 1916 restera une date historique, et Thiepval-Combles le mot de ralliement de l'Entente franco-britannique.

Ce que fut

le bombardement d'Essen

Un récit du capitaine de Beauchamps

On communique, sur l'exploit accompli le 23 septembre par le capitaine de Beauchamps et le lieutenant Daucourt, jetant douze bombes sur Essen et accomplissant un voyage aérien de 800 kilomètres, le récit suivant :

Ayant jugé l'heure venue de tenter sur cet objectif important un premier assaut, le commandement français prit toutes les mesures nécessaires pour en assurer le succès. Les deux aviateurs désignés furent munis d'appareils étudiés avec soin.

Le départ fut retardé d'une semaine par les pluies. Le 22 septembre, le temps paraissant fixé au beau, les deux officiers décidèrent de partir le lendemain, ils consacrent la nuit à parfaire leurs préparatifs. Les cartes, montées sur des liseurs à cylindres, sont placées au dernier moment. A 11 h. 15, tandis que le lieutenant Daucourt achève d'armer sa mitrailleuse, le capitaine de Beauchamps fait mettre son moteur en marche et commence à s'élever. Nul, hormis son compagnon, ne sait où il va.

Les deux appareils, partis à quelques minutes d'intervalle, commencent par s'attendre l'un l'autre ; ils se rejoignent, passent une heure à prendre de la hauteur ; ils franchissent enfin les lignes et s'élancent vers le Nord ; il est midi 15.

Il fait un temps admirable. Les grands traits du paysage sont lisibles comme sur la carte.

Le couple aérien suit la Moselle, gagne Trèves, laisse à droite Coblenz, évite les grandes villes, où on peut être signalé.

Le Rhin est franchi un peu au nord de Romagen. Spectacle magnifique !

L'itinéraire prévoyait, à cet endroit, un changement possible de direction. Les pilotes avaient convenu que, si l'objectif essentiel leur paraissait, dès ce moment, impossible à atteindre, ils auraient jeté leurs bombes sur la gare de Cologne. Mais tout leur réussit. Déjà se dessine là-bas la boucle de la Ruhr.

Voilà Essen. Elle s'annonce de loin, la cité de fer, par ses cheminées sans nombre, par sa lourde haleine, le flot de suie qui obscurcit l'atmosphère. Il est 2 heures. Ils ont couvert, en 1 h. 45 minutes, 350 kilomètres.

Les deux pilotes étaient décidés, en cas de brume opaque, à descendre au ras de l'objectif, à le reconnaître de près, à 100 mètres au besoin, et à remonter ensuite pour jeter leurs engins de la hauteur convenable. Le temps est d'une clarté absolue. A 4.000 mètres, toujours voyageant de conserve, ils suivent, de l'est à l'ouest, la rue principale de la ville, nettement tracée comme sur un plan.

Le capitaine de Beauchamps prend la tête, pénètre le premier dans le ciel de Krupp. Alors, posément, il fait jouer le déclencheur et, une à une, laisse tomber ses six bombes. Il distingue des lueurs sèches et brèves, les étincelles d'éclatement. Sans hâte, il tourne un moment, tandis que son camarade abandonne, à son tour, les projectiles dont il est muni. On voit maintenant, d'un atelier, monter une grosse fumée bleue. Nos avions n'ont pas essuyé un seul coup de canon.

Ce qu'une telle entreprise entraîne de surmenage et d'épuisement, c'est alors qu'on le sent. On ne possède plus même la force de lire la carte. Les deux pilotes vont se diriger d'après le soleil.

Où sont-ils ? Ils ne savent au juste, et la brume commence à se lever. Tout à coup, une rivière brillante, une ville surgissant comme d'un rêve : Liège ! La bonne route ! Ils sont sauvés.

La fin du voyage se fit avec facilité. « Je me croyais, disait le capitaine de Beauchamps au retour, dans un funiculaire en Suisse. »

En même temps l'aviateur se sentait animé d'une excitation singulière. A l'arrivée, pour marquer sa joie, il exécuta un « looping the loop », avec une aisance dont il fut étonné le premier, car il n'avait jamais accompli jusque-là ce tour de force.

Un aussi magnifique exploit est riche de promesses. Nous savons maintenant qu'en plein jour, quand nous voudrons, nous atteindrons l'Allemagne avec une escadrille nombreuse à l'endroit que nous aurons choisi. Essen n'est plus invulnérable. Nous en connaissons le chemin ; nous ne l'oublions pas.

La musique de la garde à Londres

LONDRES, 1^{er} octobre. — Une foule considérable se pressait aujourd'hui au Horse Guards Parade, en face le ministère de la Guerre, pour entendre la musique de la garde républicaine. Toutes les rues conduisant à la place étaient noires de monde. Des milliers de personnes ne purent assister au concert et durent revenir désappointées. La manifestation a été vraiment grandiose.

Avant le concert, la musique de la garde républicaine a visité le palais de Buckingham sur l'invitation du roi.

LES PILULES PINK
TUENT L'ANÉMIE

Le Sénat ne refusera pas la donation Rodin

M. Georges Trouillot, membre de la commission spéciale, en est dès à présent convaincu.

La donation Rodin approcherait-elle enfin d'une acception définitive ? C'est aujourd'hui que se réunit au Luxembourg la commission nommée par le Sénat, et M. Lintilhac, favorable au projet, sera nommé rapporteur, grâce au désistement cordial de M. Trouillot.

Le cabinet de travail de M. Trouillot a l'aspect d'une cellule qui serait élégante. Par delà les vitraux de la fenêtre transparaissent, entre des feuillages, sous des apparences anciennes, des silhouettes d'immeubles récents. Et, libéré un instant de la politique, M. Trouillot se complait à parler d'art :

« La donation Rodin ne peut être refusée, tient-il à affirmer tout d'abord. Ce serait porter une trop sensible atteinte à un grand artiste, dont l'offre généreuse représente d'ailleurs une fortune, et par ricochet, au Parlement lui-même. »

« Certains sénateurs, il est vrai, ont manifesté plus que de l'hésitation. Les uns préféreraient que l'Hôtel Biron fût réservé de nouveau à quelque institution religieuse ou bien que, musée d'œuvres profanes, il ne confiat que les témoignages traditionnels du passé. D'autres s'inquiètent de l'exemple des dernières synthèses de Rodin, consacrées par une exposition aussi honorifique. Le génie de Rodin peut tout oser ; sa maîtrise s'affirme dans les audaces sculpturales les plus discutées, mais les débutants, plus pressés d'étonner que d'apprendre, ne seraient-ils point tentés de s'en réclamer pour motiver d'ouvrages innovations ? »

« La renommée de Rodin rayonne au delà de la France, au delà même de ses limites d'influence. Aucune nation ne lui trouve de rival. Qu'importe donc quelques vertues discernées avec une attention de parti pris et dénoncées à hauts cris pour condamner toute une esthétique triomphante ? Elles ne sauraient nous empêcher d'accepter avec reconnaissance la donation Rodin. »

Dans la controverse sénatoriale actuellement engagée, cette opinion admirative de M. Trouillot a d'autant plus d'importance qu'il s'indignait à la visite du dernier salon des Indépendants et stigmatisait, dans un poème encore inédit, la sculpture tronquée et les aberrations picturales qui ne nous paraissent plus qu'hilarantes après la guerre.

Des égards ou de l'argent

10.000 francs d'amende à un comte belge accusé d'impolitesse envers un consul allemand

LAUSANNE, 1^{er} octobre. — Au nombre des Belges autorisés conditionnellement à séjourner en Suisse, par les autorités allemandes, figure le comte Theux, qui avait déposé un cautionnement de 10.000 francs à Lausanne.

Le comte Theux devait se présenter régulièrement au consulat impérial d'Allemagne pour y faire constater sa présence, mais il fut obligé, par son état de santé, de faire une cure à Lavey.

Là, il dut faire établir quotidiennement une attestation. Malade et empêché, durant quelques jours, de se faire délivrer le visa obligatoire, car les bains de Lavey sont assez éloignés du village, il fut rappelé par ordre du consul.

Il écrivit aussitôt à ce dernier pour lui demander des explications ; sa lettre se terminait par ces mots : « Recevez mes salutations ».

Cette formule de politesse fut considérée comme une inconvenance et une insulte ; le consul en référé aux autorités allemandes.

Le comte Theux vient d'être avisé que, pour ces raisons, son cautionnement de 10.000 francs était confisqué. (Havas.)

VISITEZ LES GRANDS MAGASINS DUFAYEL,
PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ.

OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

SITUATIONS Brochure envoyée franco.
PIGIER, Boulevard Poissonnière, 19

LA VIE SPORTIVE

LA DELEGATION DU 20^e CORPS

FOOTBALL-ASSOCIATION

Un match mémorable

L'équipe du 20^e corps, rencontre au Parc des Princes l'A.S.F.

La jeunesse parisienne s'est rendue en foule, hier, au Parc des Princes, pour assister au match de football qui mettait aux prises l'équipe du 20^e corps, qui s'est illustré en Champagne, à Verdun, dans la Somme, et l'Association Sportive Française.

Manifestation sportive et patriotique tout à la fois, organisée par notre confrère le Journal.

Plus de quinze mille spectateurs ont applaudi les vaillants équipiers du 20^e corps.

Avant la partie, nos braves, en tenue de fortune, coiffés les uns du bonnet de police, les autres du képi ou du casque, sont venus saluer la tribune officielle, aux accents de la Marseillaise, exécutée par la musique du 230^e territorial. Ce fut ensuite le tour de l'équipe de l'A.S.F.

Dans la tribune officielle, remarqué : M. Guist'hau, représentant le président du Conseil ; le général Mengin, représentant le ministre de la Guerre ; le général Bard ; MM. Painlevé, ministre de l'Instruction publique ; Leymarie, directeur du cabinet du ministre de l'Intérieur ; P. Atype, chef de cabinet de M. Dalimier ; Delanney, préfet de la Seine ; Laurent, préfet de police ; le commandant Herqué, représentant le gouverneur militaire de Paris ; Mouquin, ancien chef de la police municipale ; docteur Michaux, président de la Fédération des Patronages de France, etc. Le roi de Monténégro arriva au début de la partie.

Voici quelle était la composition des équipes :

Equipe réglementaire du 20^e corps (chemisette bleue, écusson tricolore). — Chayriguès (Red Star), Bertrand, Dupont (Olympique), Jungueret, Lhermitte (cap.) (C.A.P.), Gastiger (F.C.C. Levallois), Kahn, Gaillot (Stade Lorrain), Faure (C.A.P.), Le Godivès, Pedretti.

Association Sportive Française (chemisette mi-bleue, mi-rouge). — Carret, Courquin, Renier, Soika, Candas, Toulet, Ducret (cap.), Minor, Hanot, Hérol, Parsys.

LA PARTIE

Dès le coup de sifflet, le 20^e corps porte le jeu dans les buts adverses ; ses équipiers sont plus puissants, mais ceux de l'A.S.F. sont plus rapides. Bientôt les « bleu et rouge » deviennent menaçants et finissent par marquer, un peu par surprise, un but avant la mi-temps. Dans la deuxième partie du match, les « Poilus » veulent marquer à tout prix, et la partie devient très acharnée. Malgré tous ses efforts, l'équipe du 20^e corps ne pourra, contrairement à son habitude, remporter la victoire, et, lorsque la fin est sifflée, aucun changement n'est venu contrebalancer l'avantage pris au début par l'A.S.F.

Pendant que les deux équipes se serrent fraternellement la main, la foule envahit la piste aux cris de : « Vive la France ! »

Bast ! dit un loustic, les Poilus du 20^e corps sont battus, ici, c'est bien leur tour : ils rossent depuis longtemps les Allemands, tous les jours, sur le front !

Un objet d'art a été offert aux vainqueurs, et chacun des joueurs a reçu une médaille, frappée à leur intention par la Monnaie.

AUTRES MATCHES

Club Sportif des Epinettes (1) bat Club Sportif Garennois (1) par 4 buts à 1. U.S. Maison Laflitte (2) bat U.A.P. d'Argenteuil (2) par 9 buts à zéro ; U.S. Versailles (1) bat E.S. Bienfaisance (2) par 3 buts à 1 ; U.S. Auteuil (1) bat J.A. de Montrouge (1) par 5 buts à 1 ; Championnet Sports (2) bat U.S. d'Auteuil (2) par 4 buts à zéro ; F.C. Vaugliard (mixte) bat U.S. Grenelle (1) par 4 buts à zéro ; Paris-Université Club (1) bat C.A. Marne (1) par 2 buts à zéro ; Française de Nolsy (1) bat U.S. St-Denis (réservé) par 5 buts à 2 ; S.C. de Choisy (1) bat G.S. Sarcelles (1) par 18 buts à 1 ; U.A. du Chantier (1) bat J.S. Athis (1) par 2 buts à zéro ; Etoile des Deux Lacs (2) bat Légion Saint-Michel (2) par 2 buts à 1 ; Etoile des Deux Lacs (1) bat Légion Saint-Michel (1) par 7 buts à 1 ; Stade Français (1) bat C.A. Paris (1) par 3 buts à 2.

CYCLISME

Au Parc des Princes. — La réunion qui s'est déroulée hier après-midi au Parc des Princes a obtenu le succès accoutumé ; le Grand Prix de France et le match de motocyclettes que constituaient les principaux numéros du programme ont été très goûtés du public. Le Grand Prix de France a été enlevé par Darragon, mais il a bénéficié des malheurs de Contenet, dont personne n'espérait la victoire et qui, cependant, s'est montré le plus vite du lot ; Lavalade a fait un course régulière, quant à Bonnefon qui se trouvait pour la première fois aux prises avec les grands stayers il a fait une course très courageuse. Le match de motos a été comme toujours très impressionnant, les concurrents ayant tourné à 100 à l'heure pendant de nombreux tours. La réunion commencée à deux heures n'a pu, en raison du programme assez chargé et surtout des nombreux retards occasionnés par les motocyclistes, se terminer qu'à 6 heures, c'est-à-dire à la nuit.

Championnat de la F.A.S. (1.333 m. scratch). — Première série. — 1. Polledri ; 2. Baumlér, à un quart de roue ; 3. Lebas, à une roue. Temps, 2 m. 1 s. 3/5 ; 200 mètres en 16 s.

Deuxième série. — 1. Van den Hove ; 2. Carapezzi, à une demi-roue ; 3. Choquet, à une longueur. Temps : 2 m. 36 s. 2/5 ; 200 m. en 14 s. 1/5.

Troisième série. — 1. Eschenbrenner ; 2. L. Bougaud, à une longueur ; 3. Largillier, à une roue. Temps : 2 m. 8 s. 3/5 ; 200 m. 14 s.

Finale. — 1. Van den Hove ; 2. Eschenbrenner, à deux longueurs ; 3. Polledri, à une demi-longueur. Temps : 2 m. 30 s. 2/5 ; 200 m. en 13 s. 1/5. Van den Hove démarre aux 250 mètres et n'est pas remonté.

Course par éliminations. — 1. Carapezzi ; 2. Baumlér ; 3. Choquet ; 4. Lebas ; 5. Collin ; 6. Largillier ; 7. Reculé ; 8. Derenne ; 9. Grandval ; 10. Max Berry. Temps : 11 m. 29 s. 1/5 ; distance couverte : 6 kilomètres 666 m.

Cette épreuve, réservée aux coureurs non classés dans la finale du Grand Prix de la F.A.S., se courait de la façon suivante : à chaque tour le dernier concurrent était éliminé ; Baumlér et Carapezzi restaient seuls en piste, mais tous deux emballent un tour avant la fin ; Baumlér passe le premier, mais Carapezzi profitant de l'erreur se sauve et s'adjuge la place d'honneur.

Dix milles à l'américaine (16 kil. 098 m.). — 1. Badenas-Derenne, en 26 m. 34 s. ; 2. Eschenbrenner-Carapezzi, à une demi-longueur ; 3. Van den Hove-Baumlér, à une longueur ; 4. Choquet-Reculé ; 5. Lebas-Grandval ; 6. Max Berry-Lhomme. Les derniers 200 mètres en 13 s. 4/5. L'équipe Max Berry-Lhomme gagne, avec 9 passages, la prime attribuée à l'équipe ayant le plus grand nombre de fois, été première à chaque tour.

Grand Prix de France (1 heure derrière motocyclistes). — 1. Darragon, 66 kil. 100 ; 2. Lavalade, 64 kil. 600 ; 3. Bonnefon, 61 kil. 400 ; 4. Contenet, 58 kil. 700.

Après un long entraînement causé par les démêlés qu'ont les entraîneurs avec leurs motocyclistes, le départ est donné. Dès le coup de pistolet, Lavalade prend la tête, Bonnefon est en seconde position. Darragon qui fermait la marche se met en action et, en deux tours, passe tout le monde. Contenet, à son tour, revient très fort, et s'apprête à passer le leader, mais sa moto reste panne et Contenet doit accomplir de nombreux tours sans entraîneur ; il perd de ce fait quatorze tours, cependant que Darragon abat ses 10 kilomètres en 9 m. 4 s. 3/5 et les 20 kil. en 17 m. 39 s. 3/5. Après le 30^e kilomètre en 26 m. 36 s. 3/5, Contenet retrouve son entraîneur et, poussant rageusement, il s'efforce non pas de combler le terrain perdu — c'est chose impossible — mais de sauver l'honneur. Il y réussit complètement, car bientôt il passe Bonnefon, Lavalade... et Darragon. Ce dernier crève ; Lavalade qui a près de deux tours de retard essaie de se doubler, mais Darragon conserve cependant un demi-tour d'avance ; Contenet va toujours le plus vite et Lavalade connaît à son tour l'angoissante crevaillon, sans que cet incident vienne intervenir le classement. Entre temps 33 kil. 800 ont été couverts dans la demi-heure ; des 40 kil. ont été couverts en 35 m. 24 s. 2/5 et les 50 kil. en 45 m. 25 s. C'est la fin ; Contenet passe encore une fois tous ses adversaires et Darragon passe le premier la ligne d'arrivée. Darragon et Contenet font un tour d'honneur et le vainqueur remet à son courageux adversaire le bouquet qui lui avait été offert. — Temps des 60 kil. : 54 m. 24 s. 1/5.

5 kilomètres en auto. — Lauthier fait une exhibition sur voiturette de course Suède ; il couvre les 5 kil. en 3 m. 59 s., soit à plus de 75 à l'heure.

Match de motocyclettes. — (3 kilomètres en deux manches ; classement par addition des places.) — Première manche. — 1. Moreau, en 3 m. 10 s. ; 2. Naso, en 3 m. 22 s. ; 3. Pasquier, en 3 m. 22 s. 4/5.

Moreau part en tête, mais Pasquier prend bientôt le

commandement ; il embarde dans le virage et ralentit. Moreau le passe et augmente progressivement son avance qu'il porte à 300 mètres ; au dernier tour, Naso souffle la seconde place à Pasquier.

Deuxième manche. — 1. Moreau, en 3 m. 7 s. ; 2. Pasquier, à 300 mètres ; Non placé, Naso. Départ très laborieux, la moto de Naso se refusant à partir ; après plusieurs essais infructueux, seuls Moreau et Pasquier prennent le départ et entament dans une obscurité presque complète, une lutte fantastique qui se termine à l'avantage du vainqueur de la première manche.

Classement général. — 1. Moreau, 1+1 : 2 points ; 2. Pasquier, 3+2 : 5 points ; 3. Naso, 2+3 : 5 points.

AUTOMOBILISME

Retour d'Amérique. — L'Auto annonce le retour de Georges Sères, Colombatto et Léon Didier, qui sont arrivés d'Amérique, via Bordeaux, mercredi soir. Ils ont effectué une excellente traversée à bord de la Touraine. Marcel Dupuy et Oscar Egg restent en Amérique, où ils ont encore des engagements à remplir. Le coureur suisse Lehmann, qui s'est spécialisé comme entraîneur motocycliste, doit rentrer en France cette semaine.

Succès français en Amérique. — C'est Aitken, pilotant une voiture française, qui a gagné en Amérique la Coupe Astor, en couvrant les 250 milles en 2 h. 23 m. 4 s., battant le record de plus de trois minutes.

ESCRIME

Le Challenge de l'U.R. de la Seine. — Le comité de la Seine de la F.G.S.P.F. organise pour dimanche 8 octobre un concours d'escrime au fleuret ouvert à toutes les sociétés de l'U.R. de la Seine, pour lequel le nombre des équipes à engager est facultatif. En outre de ce championnat par équipe, il sera organisé un championnat individuel. Deux séries seront réservées aux adultes et une pour les pupilles (on devient adulte au 1^{er} octobre qui suit la date des quinze ans révolus). La licence 1917 est obligatoire pour tous les concurrents. Le concours par équipe aura lieu par poules.

Les épreuves de sélection

La réunion de Moulins commence aujourd'hui

La seconde série des épreuves de sélection va se dérouler à Moulins. C'est là que, la semaine prochaine, sera couru le Derby. En attendant, nous aurons cette semaine les épreuves correspondant au prix Greffulhe (pour produits de juments nées en France) et au prix Daru (pour produits de juments nées à l'étranger). Ces épreuves sont dédoublées et combinées comme l'ont été à Caen les Poules d'Essai : il y en a une pour les trois ans, une autre réservée aux quatre ans, et une troisième pourvue d'une allocation un peu plus importante qui doit réunir les deux générations. Les deux principaux numéros du programme d'aujourd'hui sont le prix Grethèveville et le prix de Greiffel, dont les conditions reproduisent celles du prix Greffulhe. Le premier, réservé aux trois ans, va mettre aux prises Triomphant, Yverdon, Yveline, Veni Vidi Vici, et peut-être Rabanito, le gagnant de la Coupe d'Or à Saint-Sébastien. Triomphant a déjà battu Yverdon ; Yveline s'est révélée en enlevant à Caen l'épreuve correspondant au prix de Diane.

Dans le prix Greffil, réservé aux quatre ans, sont inscrits Royal Eagle et le poulain du roi d'Espagne, Inkerman, demi-frère d'Italus et second dans la Coupe d'Or.

Demain mardi seront courues les épreuves correspondant au prix Daru : prix Darnetal pour les quatre ans et prix de Darbonnay pour les trois ans.

La première de ces épreuves ne peut guère échapper à l'écurie Ed. de Rothschild, qui peut y mettre en ligne le frère de La Farina, Mesilim, ou Jus d'Orange. Tous les deux ont gagné à Caen. Leur principal adversaire sera Montagnard IV.

L'intérêt sera beaucoup plus vif dans le prix Darbonnay, où sont inscrits Meigs, Teddy et Plantagenet. Meigs a battu Triomphant à Caen, mais il n'était que troisième dans le Grand Prix de Saint-Sébastien, gagné par Teddy. Il n'y a pas de point de comparaison entre eux et Plantagenet, qui a très brillamment gagné les deux épreuves qu'il a disputées à Caen. Malheureusement, les dernières sorties de Teddy et de Meigs semblent indiquer un déclin.

Le mercredi, le prix de Gréville (troisième Grand Critérium des produits) fournira aux trois ans Triomphant, Yverdon, Rabanito et Yveline l'occasion de se rencontrer avec leurs aînés Royal, Eagle et Inkerman. L'avantage paraît devoir être du côté des jeunes.

Le jeudi, le prix de Darnay (quatrième Grand Critérium des produits) peut réunir les trois ans Teddy et Meigs et les quatre ans Mesilim et Jus d'Orange.

LE "TIP" remplace le Beurre

aussi bien pour la table que dans la cuisine.

Il n'est vendu qu'en pains de 500 et 250 grammes

1fr. 45 le 1/2 kilo chez tous les M^{rs} de Conestables.

Exiger sur l'enveloppe la marque déposée « TIP »

Expéditions Province franco postal domicile

contre mandat : 2 kg. : 6fr. 40 ; 4 kg. : 12fr. 40.

Auguste PELLERIN, 82, rue Rambuteau, Paris

LES CONTES D'EXCELSIOR

Ternusse dit Nunusse

Je le vis pour la première fois au rassemblement de la compagnie. Maigre récupéré, transformé en zouave indigne par la fantaisie du recrutement, j'assistais au rapport avec une âme émerveillée et craintive. Deux cents héros, médaillés, écopés, couturés, enserraient dans leur masse ma chétive humanité. Au milieu du carré allaient et venaient le capitaine, les lieutenants, l'adjudant, les sergents, les caporaux; et, dans le grand silence, le chef lisait les dernières décisions, quand, sous une poussée vigoureuse, les rangs s'ouvrirent, et il apparut... Il... Nicolas Ternusse, dit Nunusse. Six pieds de haut, carrure d'athlète, trogne rougeoyante, l'œil clignotant, la démarche mal sûre. Ce fut une stupeur... En guise de chéchia, Nunusse était surmonté d'un vieux chapeau haut de forme, écrasé en accordéon, et sa droite brandissait un plumet indigent. Il s'avança, hilare, unit les talons devant le groupe d'officiers, et joignant le geste au commandement, la tête dressée sous le gibus en bataille, le plumet tendu, il hurla :

— ...Sentez... arrmes !...

Il était saoul comme une grive.

Cet incident, sur les suites duquel je ne m'éten-drai pas, m'inspira un ardent désir de connaître mon nouveau camarade. Tandis qu'il moisissait sur la paille hachée des locaux disciplinaires, j'appris à son sujet que c'était « un lascar à la coule », un brave parmi les braves, un vrai soldat, pour qui la bataille est une fête, la mitraille un cinquième élément, et la mort une bonne blague. Gravement blessé à Charleroi, ramassé par les Boches, soigné par eux, il avait réussi — par quelle suite de miracles? — à rentrer dans les lignes françaises, les poches alourdies de près de onze cents francs d'or allemand, sur la provenance duquel il ne convient pas d'insister. Après tout, comme il le disait lui-même, ce n'était qu'un bien faible remboursement !...

Je le connus, quand il fut rendu à la liberté. Quelques litres de blanc bouché me valurent sa sympathie et ses confidences. Il m'appelait son frère et son vieux pote. Au reste, jamais âme ne fut plus riche d'amitié que celle de Nunusse. Il aimait véritablement la création tout entière, et ne nourrissait de haine qu'envers l'adjudant Merlin. Celui-là, par exemple !...

— Tu entends! me disait-il. Tu entends ce que je te cause !... Et Nunusse a jamais menti... On est du prochain départ. lui-z-et moi... Le magasin de mon lebel... tu entends?... tout le magasin... il est pour lui!... Ah! il m'en a trop fait voir!... J'y ferai éclater le crâne... comme une grosseille à maque-reau!... C'est juré... Tu verras, mon pote, tu ver-ras!...

Je le retrouvai sur le front, quelques mois plus tard. L'adjudant Merlin vivait encore. Mais Nunusse n'avait pas désarmé.

— Tu verras, me dit-il. C'est juré!... Ainsi!... Tu verras ce feu d'artifice de cervelle!...

...Or, j'étais, un soir, de garde au crêneau. La journée avait été chaude : attaque, contre-attaque, repli sur nos lignes... Beaucoup d'absents à l'appel, hélas!... Et je scrutais la nuit, un peu fébrile, les dents serrées, quand, de l'ombre, non loin de moi, s'éleva une voix gouailleuse :

— Eh! le veilleur!... remise ton flingue!... C'est moi... Nunusse... Je rentre à la soupe...

Deux minutes après, il sautait dans la tranchée, puis, avec des précautions d'emballeur, il y attirait un grand corps inanimé, qu'il rapportait :

— C'est l'adjudant... dit-il tranquillement. Il est un peu amoché. Emportez-le au poste, les pote... Moi, je vas briffer...

Et quand il eut copieusement mangé, plus copieusement bu, voici le bref récit que me fit Nunusse :

— Tu comprends, vieux, je ne m'en dédis pas... Une rosse, c'est une rosse... Et si jamais il passe devant mon flingot!... Seulement, voilà, ça ne s'est pas présenté... On chargeait, s'pas... Cette brute de Merlin était un peu sur le côté, en serre-file... moi pas loin de lui... Et le voilà qui crie tout à coup : « Touché !... » Et il roule par terre... Je n'ai pas réfléchi... sans ça, bien sûr!... Y avait un petit mur, à dix mètres de là, je t'empoigne mon imbécile, et je vais le coucher derrière... Il me dit : « J'ai la cuisse traversée... Installe-moi mon pansement... » Je lui prends son pansement, je l'arrange, je le lui colle sur sa sale peau, et j'allais m'en aller, quand il me dit : « Vingt dieux, tu m'as tout mis sur la cuisse!... Qu'est-ce que tu vas me mettre sur le bras?... » Il s'était encore fait toucher au bras!... Mon vieux, j'ai juré un bon coup!... Et puis, de nouveau, j'ai pas réfléchi... Et j'ai fichu à c't andouille mon pansement à moi!... Oui... mais après ça, si j'avais écopé, qu'est-ce qu'y me restait, hein?... Ma courroie de bidon pour boucher le trou?... Pour comble, le voilà qui ne voulait pas rester tout seul!... ça fait que j'ai dû rester avec lui... et j'ai attendu la nuit, sans boire, mon pote... sans boire!... pour rapporter ce colis!... Mais il me le paiera, tu entends!... Tout mon magasin, mon vieux, tout mon magasin!...

Ce fut ainsi que Ternusse, dit Nunusse, décrocha la médaille militaire.

Or, il arriva qu'à mon tour je fus blessé, évacué, dorloté dans des hôpitaux auxiliaires, renvoyé au dépôt, inscrit pour un futur départ... Tout cela usa six mois de mon existence. Et, quand je retrouvai ma compagnie, au front, presque tous les visages étaient nouveaux pour moi. Je m'enquis de Nunusse, avec anxiété; et voici ce que me conta un des survivants du groupe, un de ces durs à cuire qui défient les balles :

— Nunusse?... Cassé sa pipe, mon p'tiot!... Il ve-

naît d'avoir sa quatrième citation. On la faisait, tous les deux, bien à l'arrière, à six kilomètres des tranchées, avec une vieille fine 78... Ah! mon garçon!... C'est Nunusse qui l'avait déniché dans une cave... Moi, je ne supporte pas l'alcool... Je n'en avais pris qu'un dé à coudre... un verre à bordeaux, quoi!... Lui, il avait fini la bouteille... Et il me disait :

— Mon pote, quand je bois ça, je vois le Pa-radis !...

Au même moment, bzzing... pang!... Un 205 fusant!... Ah! mon cochon!... Ce tonnerre!... Et ce tremblement de terre!... Je me relève à vingt mètres de là... abruti... Je me tâte... Rien de cassé!... Je cherche Nunusse... Plus de Nunusse... évaporé... Il n'en restait rien, quoi!... ou presque rien... Ah! sa nourrice aurait pu y chercher ses grains de beauté elle ne risquait pas de le reconnaître!... Je l'ai ramassé... tu sais... à la petite cuiller et au papier bu-vard!... Et puis je l'ai enterré... Oh!... n'a pas fallu un bien grand trou!... Et comme ce sacré fusant n'avait pas cassé la bouteille, je l'ai plantée sur sa tombe, et j'ai mis son nom dedans !...

Auguste Bailly.

Une nouvelle arrivée de grands blessés

Décorés de fleurs, 129 grands blessés, dont une trentaine de civils, sont arrivés hier matin en gare de la Chapelle.

Partis de Lyon, où ils étaient arrivés la veille, ils défilèrent au milieu des infirmières empressées de la Croix-Rouge, des médecins et des infirmiers attentifs et un grand nombre d'entre eux purent s'abandonner sans plus tarder à la joie d'embrasser leurs parents qui les attendaient anxieux et émus.

Une abondante collation leur fut servie sur des tables aux nappes claires et fleuries. M. Hénaff, vice-président du Conseil municipal, prononça ensuite, au nom de la Ville de Paris, quelques paroles de bienvenue et de sympathie.

La plupart des grands blessés que nous avons pu interroger ont surtout insisté sur les souffrances de la fameuse concentration de Ranstadt leur a surtout laissé un souvenir des plus pénibles.

Peu après, ils ont été installés à l'hôpital militaire du Grand-Palais.

Le gibier aux Halles

Le ministre de l'Agriculture, ayant autorisé la destruction de certains gibiers — lièvre, faisane, canard sauvage, etc. — dans diverses régions, notamment dans la Sologne, la Brie et la Beauce, la vente du gibier aux Halles a été autorisée depuis hier matin jusqu'au 30 novembre, date à laquelle les permis de destruction cesseront d'être valables.

Il n'est arrivé hier aux Halles que des faisans et pas un seul lièvre. Un mandataire, notamment, en a reçu une soixantaine qui ont été vendus entre 9 et 10 francs pièce.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 2 OCTOBRE 1916

16

L'AMMONITE D'OR

Roman inédit

PAR

RODOLPHE BRINGER

Je pense rêver! Entre mon oncle et ce blessé, il me semble vivre au milieu de fous! Que d'affaires pour une méchante coquille dont on ne donnerait pas treize sous dans un bazar...

Cependant le malade a fermé les yeux, et, fatigué sans doute par l'effort qu'il venait de faire, il s'est assoupi; mais, de minute en minute, sa pauvre figure devenait moins pâle.

— Il s'est endormi! fait le père Chalut. Je savais bien, moi, qu'il en reviendrait. Un trou à la tête! En voilà bien une affaire!

— Qu'est-ce qu'il a dit quand il est revenu à lui?

— Je le regardais! Tout à coup il a ouvert un œil, puis les deux, puis il a porté la main à son front, et il a dit :

— Ah! oui! Je me souviens! Mais où suis-je, ici?

— Chez M. Rabourdin.

— Alors il s'est dressé, et tout à coup :

— Et l'amonite ?

— J'ai pris la boîte et je la lui ai tendue. Il l'a ouverte d'une main fébrile :

— Oui! c'est elle! c'est bien elle! Ah! qu'elle est jolie! Qu'elle est belle!

— C'est alors que vous êtes arrivée.

Non, mais peut-on... pour une coquille que, bien sûr, je n'aurais pas ramassée, si je l'avais vue sur le sable !

Là-dessus le médecin est arrivé et, après un coup d'œil au blessé :

— Eh bien! voilà qui ne va pas mal, il me semble. Alors, il a repris connaissance ?

Comme s'il voulait lui-même répondre à cette interrogation le malade a rouvert les yeux.

— Eh bien! l'on revient de loin, mon gaillard.

— Il paraît !

— Voyons cette blessure.

De nouveau on a pansé la plaie béante.

— Allons! a fait le docteur, ce ne sera rien. Dans huit jours il n'y paraîtra plus. Et j'espère que vous n'irez plus vous balader sur la falaise, surtout par les jours de neige.

— Bah ! Je ne regrette rien !

— Tâchez de vous tenir tranquille pour le quart d'heure, et surtout ne remuez pas trop.

Je suis redescendue. J'ai raconté à mon oncle tout ce qui venait de se passer. J'étais heureuse. Enfin, tout allait finir mieux que je ne le pensais.

Mon oncle est un peu rassuré. Du moment que son ami ne mourra pas... Tout s'arrangera, sans doute, et j'ai cru comprendre au sourire de mon oncle qu'il ne désespérait pas que pour payer les bons soins qu'on lui avait donnés ici M. Margerie ne se déssaisisse en sa faveur de la fameuse ammonite d'or.

S'il compte là-dessus, je crois qu'il aura des déceptions. C'est égal, je dormirai mieux cette nuit que la nuit dernière.

7 décembre 190...

La maison semble avoir repris son calme, mais il y a, en réalité, quelque chose de détraqué dans le mécanisme.

M. Pierre Margerie est hors d'affaire. Tout péril est désormais écarté; la fièvre baisse, et dans quelques jours il n'y paraîtra plus; il paraît se re-

ferme lentement. Il gardera néanmoins la marque de son accident, mais ce que craignait le docteur ne s'est point produit, et aucune des facultés intellectuelles du jeune homme n'a profité de cette fissure ouverte pour déguerpier de la boîte crânienne.

Mon oncle a fait sa paix avec le paléontologue. Ah! ça n'a pas été sans peine.

Hier, après la visite du docteur, M. Pierre Margerie, gai comme un pinson, s'est tourné vers moi, qui demeurais un instant dans la chambre pour mettre un peu d'ordre sur une table où le docteur avait préparé ses pansements.

— Mademoiselle, je vous demande bien pardon, a-t-il dit, de tout le mal que je vous donne : croyez bien que je n'oublierai jamais tout ce que vous avez fait pour moi. Mais je voudrais bien voir M. Rabourdin pour le remercier de m'avoir fait transporter dans sa maison après l'accident, et puis pour parler un peu de ma découverte qui doit le combler de joie!

J'ai balbutié une réponse vague et je me suis éclipse.

Comme il faisait un temps superbe, tout ensoleillé, chose rare sur nos côtes normandes en plein mois de décembre, mon oncle se promenait à petits pas sur la terrasse qui domine les Roches-Noires.

J'ai pris le taureau par les cornes et sans préambule :

— Mon oncle, M. Margerie serait très heureux de vous voir.

Il s'est retourné d'une pièce :

— Tu dis ?

— M. Margerie, ai-je répété, voudrait vous voir pour vous remercier de ce que vous avez fait pour lui.

— Il n'y a vraiment pas de quoi, a-t-il répondu d'un air bourru; ce que j'ai fait, tout le monde l'eût fait à ma place.

— Vous exagérez, mon oncle, tout le monde n'eût pas ramassé un blessé sur la grève, tout le

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : Aujourd'hui 2 octobre, Saint LÉGER, de main, Saint GÉRARD.

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. M. Tittoni, ambassadeur d'Italie en France, est à présent dans un état de santé qui lui a permis de quitter Paris. Il se rend à Santa-Margherita, où il achèvera sa convalescence. En son absence, l'ambassade sera gérée par le prince Ruspoli.

MARIAGES

— On annonce les fiançailles de Mlle Lucie Winship de Saint-Léger, fille de M. et Mme James Monroe Winship, décédés; pièce et fille adoptive de la vicomtesse Henri de Saint-Germe, avec M. Albin La Fonta, fils de M. Edouard La Fonta et de Mme La Fonta, née Rochereau.

NAISSANCES

— Mme Pierre Failliot, née Perrigot, femme du lieutenant d'artillerie au front, a mis au monde un fils : Jean-Pierre.

— Mme André Argot, née de Maulmont, a donné le jour à un fils : Bernard.

DEUILS

Morts pour la France :

Le général AIMÉ, frappé mortellement au cours d'une tournée d'inspection. — CHARDONNET, colonel, commandant un régiment mixte de zouaves et de tirailleurs. — ABBAT, colonel, commandant les bataillons d'Afrique. — COMTE GEORGES DE LAUSSE, chef d'escadrons de cavalerie. — EDMOND-AUGUSTE BOURCH, chef de bataillon d'infanterie coloniale. — CHARLES REYNAUD, capitaine d'infanterie. — ANDRÉ THIL, capitaine d'infanterie. — YON, capitaine à l'état-major de la 12^e division d'infanterie. — RENÉ TURIN, capitaine-pilote aviateur chef d'escadron. — GEORGES GOUFFIER, médecin aide-major au 37^e territorial d'infanterie. — ETIENNE DE FONTENAY, adjudant au 147^e d'infanterie. — MAURICE FEUILLET, adjudant au 147^e d'infanterie. — LUCIEN GILLET, sergent pilote aviateur. — CHARLES BRANCHEREAU, caporal au 65^e tirailleurs sénégalais.

Nous apprenons la mort :

De Mme veuve Pierre Acker, mère de notre regretté confrère Paul Acker; Du docteur J. Picot, ancien professeur de clinique médicale à la Faculté de Bordeaux; De Mme Henry White, née Rutherford-Stuyvesant, femme de l'ancien ambassadeur des Etats-Unis en France, décédée à Lenox (Massachusetts). Elle laisse un fils, une fille, et était la belle-sœur de Mme William-K. Vanderbilt; La générale de Bobet, née de Vidaillan, décédée, à Villers-sur-Mer;

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-44 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

A la mémoire du général Gallieni

Le Conseil municipal de Saint-Béat (Haute-Garonne) et le comité du monument du général Gallieni, présidé par M. Louis Dop, ont déposé, hier après-midi, une plaque commémorative sur la maison natale du « Sauveur de Paris ».

Cette plaque porte l'inscription suivante :

Dans cette maison est né, le 24 avril 1849, le général Joseph-Simon Gallieni, mort à Versailles le 27 mai 1916. Bazeilles, Maison des Dernières Cartouches, 1870. Conquête du Soudan, 1876-1881, 1888-1889. Conquête du Tonkin, 1892-1896. Pacification de Madagascar, 1896-1905. Sauveur de Paris. Vainqueur de l'Oureq, septembre 1914. Ministre de la Guerre, 1915-1916. J'ai reçu le mandat de défendre Paris contre l'envahisseur. Ce mandat, je le remplirai jusqu'au bout !

Le monument que la ville de Saint-Béat projette d'élever en l'honneur du général Gallieni sera érigé après la guerre.

monde ne l'eût pas fait transporter dans sa maison et ne l'eût pas soigné...

— C'était mon ami...

— Est-ce à dire qu'il ne l'est plus ?

Il n'a rien répondu. Il s'est accoudé sur la balustrade et a regardé, comme s'il s'intéressait prodigieusement à ce spectacle, la marée qui descendait en découvrant les Roches-Noires, toutes farcies de petites moules.

Je me suis accoudée auprès de lui.

Au bout d'un moment, sans me regarder, comme s'il parlait pour lui seul :

— L'homme est décidément un méchant animal, a fait mon oncle.

— Est-ce pour le paléontologue que vous dites cela ?

— Non ! C'est pour moi.

— Alors, vous vous estimez un méchant animal !

— Oui ! un méchant animal comme tous mes congénères. Enfin, juge plutôt : Je rencontre un jeune homme sur la falaise, je le hais d'abord et le voue à tous les dieux infernaux ! Bon ! Puis il vient, s'excuse, flatte ma manie, me fait respirer un peu d'encens, et je me donne à lui comme à un vieux ami de vingt ans ! Bon ! Il manque se tuer, je le ramasse, je l'amène dans ma maison, je le soigne ainsi que je ferais pour un des miens, puis, parce qu'il a eu le bonheur de trouver ce que moi je cherche vainement depuis si longtemps, je me mets à le haïr. Dis-moi, trouves-tu ça logique ? Y a-t-il du bon sens dans cette succession de sentiments divers ? C'est pourtant très humain, car n'importe quel être agi de la sorte à ma place. Donc, je dis que l'homme est une bien vilaine bête.

— Et vous concluez ?

— Et je conclus que je vais voir ce jeune homme. Car ce n'est pas le tout de pouvoir juger sainement ses actes : la vraie sagesse est de pou-

Faits divers

L'ivresse mauvaise conseillère. — M. Eugène Pinard, âgé de cinquante ans, ouvrier d'usine, habite rue de la Galté, à Bobigny, un petit pavillon précédé d'un jardin.

La nuit dernière, réveillé par des bruits suspects, il sortit et aperçut un individu qui déambulait dans le jardin et qui, interpellé, prit une attitude agressive.

M. Pinard, effrayé, s'arma d'une hachette et en frappa l'intrus de deux coups. L'homme tomba.

Quelques instants plus tard, les agents, prévenus, relevaient la victime, un nommé Célestin Pitoiset, âgé de vingt-trois ans, domicilié à Paris, 67, rue de l'Oureq, et qui fut admis d'urgence à l'hôpital Saint-Louis.

L'enquête a établi que Pitoiset s'était, étant ivre, introduit par escalade dans le jardin.

Le feu. — Dans la matinée d'hier, un commencement d'incendie s'est déclaré dans les ateliers d'une fabrique de lanternes, située 74, rue Championnet. Les dégâts matériels sont importants.

Tombé d'un balcon. — A 2 heures et demie, hier, dans l'après-midi, le jeune Daniel Férét, âgé de quatre ans, est tombé du balcon situé au deuxième étage de la maison où habitent ses parents, 82, rue de Flandre.

Il a été transporté à l'hôpital Saint-Louis.

Renversés par des automobiles. — Mme Pignon, âgée de soixante-deux ans, demeurant 6, place de la République, au Perreux, a été renversée par un taxi-auto sous le pont de Mulhouse, à Nogent-sur-Marne.

La malheureuse est décédée tandis qu'on la transportait à l'hôpital.

A 11 h. 1/2, hier matin, en face du numéro 2 du boulevard du Temple, M. Albert Ghesquier, âgé de quarante-neuf ans, demeurant 56, rue Vieille-du-Temple, a été renversé par une automobile particulière et grièvement blessé aux jambes ; il a été transporté à l'hôpital Saint-Louis.

Les désespérés. — Dans la matinée d'hier, M. Pruvost, âgé de soixante-trois ans, hôtelier, 24, rue des Fossés-Saint-Jacques, s'est coupé la gorge avec un rasoir.

Il a été admis, dans un état grave, à l'hôpital Cochin.

Vers 7 heures du matin, un homme très correctement vêtu s'est jeté dans la Seine, au pont des Invalides.

Communiqués

Judi 5 octobre 1916, à 8 h. 1/2 du soir, M. Jean Hennessy, député de la Charente, fera à l'Hôtel des Sociétés savantes, 8, rue Danton, une conférence sur : les Progrès des idées d'organisation régionale et de représentation des intérêts économiques pendant la guerre.

CHANDAILS ELIMS PIERRE

TOUT LAINE, les meilleurs, les moins chers. 10, faubourg Montmartre. Dans la cour. 162, avenue Malakoff. Porte-Maillet. Articles de sports, imperméables, etc. Catalogue gratis.

Ce Soir avant le repas
un **GRAIN** de VALS
résultat demain matin

THÉÂTRES

A l'Opéra-Comique. — Rappelons que c'est après-demain mercredi, à 2 heures, qu'a lieu la grande matinée de gala donnée sous les auspices de S. Exc. M. Tittoni, ambassadeur d'Italie, et de M. le sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, au profit du Théâtre aux Armées, avec le gracieux concours des artistes de la Scala de Milan. On jouera le *Barbier de Séville*; l'immortel chef-d'œuvre de Rossini sera interprété par Mmes de Hidalgo, Montbrun, MM. Carpi, Galeffi, Vanni-Marcoux, Azzolini. L'orchestre sous la direction du maestro Podesti.

A l'Odéon. — En attendant la reprise prochaine de *Monsieur le Directeur*, l'amusante comédie de MM. Bisson et Carré, l'Odéon réaffichera cette semaine deux de ses plus intéressantes reprises de la saison dernière : *Fédora*, de Victorien Sardou, et *le Secret de Polichinelle*, la délicieuse comédie de M. Pierre Wolff.

Les matinées classiques recommenceront jeudi 5 octobre avec les *Femmes savantes* et la *Bonne Mère*.

A la Porte-Saint-Martin. — A partir de ce soir, *l'Infidèle*, comédie en un acte, en vers, de M. Georges de Porto-Riche, accompagnera *le Sphinx* sur l'affiche. Interprètes : M. Jean Coquelin, Mlle Andrée Pascal et M. Bourdel.

Au théâtre Sarah-Bernhardt. — Mercredi, à 3 heures, M. Gabriel Hanotaux inaugurera la série des Conférences nationales par une conférence sur : *le Théâtre et la Guerre* (Eschyle, Shakespeare, Corneille).

Au Trianon-Lyrique. — M. Léon Masson vient de nommer chefs d'orchestre du Trianon-Lyrique MM. Bergallonne et Tillet, et directeur de la scène M. Jourin.

La troupe de ce théâtre populaire sera composée de Mmes Cécile Eyreans, Jenny Syril, Yvonne Chazel, Maud Samson, Marguerite Braconnier, Jane Ferny, Suzel Lancry, MM. Pasquier, Jouvin, Salnprey, Cardy, Clarel, José Théri, La Taste, Borel, Paul Saint, auxquels sont confiés les principaux rôles des différents ouvrages que donnera cette saison le Trianon-Lyrique.

LUNDI 2 OCTOBRE

Comédie-Française. — Mardi, à 8 heures, *le Filibustier*, *l'Ecole des Maris*.

Opéra-Comique. — Jeudi, à 8 heures, *Madame Butterfly*.

Odéon. — Mardi, à 8 heures, *Crime et châtiment*.

Athénée. — A 8 h. 20, *Un fil à la patte*.

Bouffes-Parisiens. — Mardi, à 2 h. 30, répétition générale, à 8 h. 30, première de *Faisons un rêve* (S. Guitry, Ch. Lysès).

Gymnase. — Mercredi, *Tout avance*.

Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *le Maître de forges*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *le Sphinx*, *l'Infidèle*.

Th. Michel. — A 8 h. 45, *Bravo!* (mat. dim.).

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son filleul*.

Apollo (tél. Central 72-24). — A 8 h. 15, *la Demoiselle du Printemps* (matinée jeudi et dimanche).

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *Ce raze*.

Cluny. — A 8 h. 30, *le Père la Pudeur*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *la Marque de la Bête*.

Th. Sarah-Bernhardt. — Aujourd'hui et vendredi, relâche.

A 8 h. 45, *Fregoli*.

Renaissance. — A 8 h. 30, *l'Hôtel du Libre Echange*.

Trianon-Lyrique. — Vendredi, à 8 h. 15, *François les Bas-Bleus*.

Th. Réjane. — Mercredi, à 8 h. 30, *Madame Sans-Gêne*.

Variétés. — Jeudi, à 8 h. 15, *Rit* (Max Dearly).

Vauvillie. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *la Bataille de la Somme*, Paris pendant la guerre (grande revue cinématographique).

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Tél. Centr. 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *l'Apprentie du Passé*, *l'Alsace à la France*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. : Marc. 16-73.

Omnia-Pathé. — *La Pupille*, *l'Erreur de Rigadin*, *l'Aviation française aux armées*.

Folies-Dramatiques-Cinema. — Tous les jours, mat. et soir.

Le gérant : VICTOR LAUVENAT.

Imprimerie 19, rue Cadel, Paris. — Volumard.

voir obéir à la petite parcelle de bien que le Créateur a parcimonieusement mise dans notre âme.

Et il est parti visiter son malade que depuis trois jours il n'avait plus voulu voir.

Que se sont-ils dit ? Je l'ignore.

J'ai profité du rayon de soleil pour sortir avec Pénélope qui avait quelques courses à faire. Je suis allée faire une visite au bon M. Vigne.

Il était au coin de son feu, très occupé à tisonner, dans ce petit salon qui a l'air d'être meublé par un capitaine au long cours.

— Eh bien ! Et notre blessé ?

— Hors d'affaire, monsieur le curé

— Alors, le calme est rétabli dans la villa Ammor ?

— Heu ! Heu !

Et j'ai raconté à M. Vigne l'histoire de l'ammortissement d'or.

M. Vigne a hoché la tête.

— Bah ! tout cela s'arrangera au mieux des intérêts de chacun. Soyez-en sûre : ce M. Margerie a l'air d'un bon garçon ; c'est un « pays », d'ailleurs, et tous les gens du Midi ont le cœur sur la main ; tout cela finira bien, vous verrez !

On n'aime pas entendre dire du bien des gens que l'on n'aime pas ; aussi, malgré toute l'affection que j'ai pour M. Vigne, suis-je sortie du presbytère mécontente de mon curé.

J'ai passé devant la poste ; ces dames étaient à la fenêtre, mais quand elles m'ont vue déboucher du coin de la rue, vite, vite elles ont fermé leur croisée. Mon Dieu, si elles connaissaient le fond de ma pensée ! Oh ! ce n'est pas moi qui leur disputerais le paléontologue, pour peu qu'elles en aient envie.

Sous ce gai soleil de décembre qui se donnait des airs d'astre printanier, avec sa joliesse et sa bordure de villas hermétiquement closes, Villers m'a paru plus ville morte que jamais.

Revenue à la villa, j'ai trouvé le père Chalut qui fumait sa pipe, en regardant au loin les voiles de la flottille de Trouville qui rentrait au port.

— Monsieur est sorti ?

— Non ! il est là-haut, près du blessé.

Allons ! la paix doit être faite.

Il n'est descendu que le soir, pour le dîner. Comme il n'a pas jugé à propos de me faire des confidences sur sa conversation avec M. Margerie, je ne l'ai point interrogé.

Il a mangé de bon appétit, puis est remonté auprès du malade.

Je suis allée me coucher.

N'était ce malade qui, d'ailleurs, marche à grands pas vers sa convalescence, on pourrait croire que la maison a repris son calme.

Seulement...

Seulement, mon oncle ne va plus sur la falaise ; seulement la marée a beau descendre, il ne va plus fouiller la grève ; il ne s'enferme plus dans le petit salon où, sur tous les murs, dans toutes les vitrines, s'étale sa collection, et, désolé, il va de-ci, de-là comme une âme en peine.

Le père Chalut dit que monsieur a l'air d'une barque désemparée qui a perdu ses compas et son gouvernail. Et c'est vrai.

Je lui ai dit :

— Eh bien ! mon oncle, vous n'allez plus sur la plage ?

Il m'a répondu par un haussement d'épaules que j'ai traduit par ces mots :

— A quoi bon !

12 décembre 190...

Monsieur Pierre Margerie est complètement rétabli. Il a quitté la villa Ammor pour réintégrer l'hôtel du Calvados.

(A suivre.)

Le match de football XX^e corps contre A. S. F.



C'est contre une équipe de l'Association Sportive Française que les « Footballeurs » du 20^e corps se sont mesurés, hier, devant une énorme affluence de Parisiens. La partie a été presque égale et la victoire n'a été remportée par l'A. S. F. que par un but à zéro. Les adversaires, en fin de jeu, se sont cordialement serré la main, et la foule, à ce moment, d'une voix unanime, a poussé le cri de : « Vive la France ! »